

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresses toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Des soldats de l'armée nationale grecque rejoignent le front



L'armée de patriotes grecs qui s'est levée à l'appel de M. Venizelos compte déjà deux divisions sur le front macédonien. Dans quatre ou cinq semaines, elle sera portée à cinq, soit 50.000 baïonnettes, sans parler d'un contingent de 20.000 réservistes à l'arrière. Voici, quittant Salonique à la tête de troupes qui se rendent au feu, le colonel Christodoulos, qui s'est rendu célèbre en défendant Serrès, malgré les ordres de son gouvernement. Au-dessous, des evzones, qui partent également pour le front.

Les déguisés

La vanité humaine n'est pas près de renoncer à ce que les hommes supérieurs appellent dédaigneusement ses hochets. Quelqu'un faisait remarquer ces jours-ci qu'on pourrait bien taxer les patriciens, et qu'un impôt sur les nouveaux nobles rapporterait plus qu'un impôt sur les nouveaux riches. Il est vrai que les nouveaux nobles pullulent, surtout depuis qu'on n'en fait plus. Ils se font eux-mêmes, à l'américaine, et bien plus facilement que les nouveaux riches, qui au moins sont obligés de gagner positivement leur argent. Ils n'ont rien à gagner : ils prennent ; rien à dépenser : le décret qui les institue est un *motu proprio*. Ils n'ont rien à risquer : tout contrôle est aboli. Ils sont, et ils sont comme s'ils n'étaient pas : ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on observe que la mort civile est une peine afflictive et infamante, mais une situation avantageuse et de tout repos.

Et les décorations ! Elles ne sont nulle part si appréciées que dans les pays où elles passent pour n'exister point.

J'ai naguère connu un citoyen de la libre Californie, qui menait la vie la plus active, la plus intéressante, et qui, à l'exemple de tous ses compatriotes, faisait beaucoup de monnaie. Mais le solide ne lui suffisait pas. Il avait un idéal, et cet idéal était d'être chamarré. Il avait d'abord souhaité je ne sais quelle croix ou étoile. Il avait fait ce qu'il fallait pour l'obtenir : il l'avait obtenue. On ne saurait dire qu'il n'y a que la première décoration qui coûte ; car il n'en est aucune qui ne coûte, et les précédents ne donnent aucun titre à une réduction ; mais la première met en appétit d'une seconde, et ainsi de suite. Quand on est Californien, on veut toujours battre un record : mon ami voulait battre celui des décorations, il le battit. Cela ne lui suffit pas encore. Il ne voulait pas se contenter d'un succès relatif, mais atteindre l'absolu. Hélas ! il est mort à la peine.

Chaque fois qu'une étoile nouvelle ou une croix lui était décernée, il faisait faire sa photographie avec toute la collection. Il ne savait plus où en mettre. Il n'avait plus de place. Baron, dans une pièce des Variétés, où il jouait le rôle d'un diplomate exotique, distribuait l'ordre de son pays à toutes les personnes à qui il avait l'honneur d'être présenté. Il avait dans toutes ses poches des insignes et des rubans. Lorsque, après avoir épuisé le stock de ses poches intérieures, il relevait les basques de son habit pour chercher dans les postérieures une provision supplémentaire, les spectateurs pâmaient de rire.

Ils pâmaient de rire, mais auraient été ravis, si Baron, jetant à poignées par-dessus la rampe rubans et croix, les avait fait participer à la distribution. La vanité humaine n'est pas près de renoncer à ses hochets.

Cette faiblesse est excusable chez les bons bourgeois ; mais on s'étonne que les souverains eux-mêmes, qui savent ce que cela vaut, n'en soient pas blasés. Loin de l'être, ils y attachent le même prix que les simples mortels, qui ne le savent pas ou le savent trop. Soyons justes, leurs ambitions sont un peu plus relevées. Ce qui fait leur affaire, ce n'est pas « quelque moulin d'or qu'on se va pendre au cou ». Ils veulent monter en grade, même quand on pourrait croire qu'ils ont atteint le rang suprême. Mais, a-t-on jamais le rang suprême ?

Joséphine n'était pas encore reine, ni rien d'approchant, quand la Bohémienne lui prédit qu'elle serait un jour plus que reine. Les rois, qui sont déjà rois, veulent être plus que rois, et les empereurs d'un pays veulent être empereurs du monde. Les monarques de toutes catégories veulent aussi changer de place, même sans être sûrs qu'ils gagneront au change. On n'est jamais bien où l'on est. Horace l'avait déjà remarqué, et il avait cru devoir en faire part à Mécène. Mais il n'appliquait cette maxime qu'aux marchands, aux laboureurs, aux militaires et aux avocats : elle s'applique également à tous les grands de la terre, et en particulier aux rois.

On est tsar de Bulgarie, bien tranquille dans un palais de Sofia. Que dis-je ? Un palais ? Un konak ! Mais personne n'est content de son konak. On est tsar de Sofia, et on rêve de Constantinople, qu'on ne daigne même plus nommer Constantinople, qu'on débaptise et qu'on rebaptise Byzance.

Au début de la guerre des Balkans, quel fut le premier soin de Ferdinand ? Ce ne fut point de commander beaucoup de canons et de munitions, afin de détruire beaucoup de ces Turcs, ses alliés d'aujourd'hui. Ce fut de se faire tirer en empereur d'Orient, couronne en tête. Le temple de la Divine Sagesse faisait le fond de la photographie. Ferdinand s'appropriait à pénétrer dans le sanctuaire à cheval, comme jadis Mahomet II. Les choses n'ont pas tourné de la ma-

nière qu'il espérait, et les photographes en ont été pour leur photographie truquée.

On est roi des Hellènes, jusqu'à nouvel ordre. On a pour résidence Athènes : ce nom seul me dispense... On vit des restes du miracle grec, et l'on a en guise de gardes du corps les trois colonnes de marbre lumineux qui se dressent au sommet du cap Sunium. Eh bien ! on n'est pas content de son sort, personne n'est content de son sort, et on se fait tirer, comme le Bulgare, en successeur de l'autre Constantin.

Il n'y a rien de changé de par le monde : il n'y a qu'une carte postale de plus. Mais ces travestissements ne portent pas chance. Les deux déguisés ne sont-ils donc pas superstitieux ? L'un au moins des deux devrait savoir que les nuits de carnaval s'achèvent ordinairement à l'abbaye de Thélème.

Abel Hermant

Ce que l'on dit

En attendant...

Vous savez ce que signifie, en pleine mer, le radiogramme S. O. S., accompagné d'une indication de longitude et de latitude : « A tel endroit un navire est en perdition. Il brûle ou va couler. Des vies humaines sont en péril. Vous tous, qui entendez cet appel, accourez vite ! »

...Dernièrement, un navire hollandais enregistre l'angoissant S. O. S. Il change de route, il se hâte, au plein de pression de ses chaudières. Arrivera-t-il assez tôt ? Enfin le voilà au lieu d'où est parti l'appel. Où est le bâtiment en feu, le paquebot coupé en deux par une collision ? Il n'aperçoit rien, la mer est vide : hélas ! sans doute il est trop tard ! Mais un bouillonnement trouble l'onde, un sous-marin allemand émerge.

— Ah ! pas de chance, dit le commandant du sous-marin. Vous n'êtes qu'un Hollandais, un sale neutre : rien à faire. Ce que nous espérons voir venir, c'était un Anglais, ou un Français. Alors, on lui aurait réglé son compte, ça n'aurait pas traîné !

Vous comprenez : c'était le sous-marin qui avait lancé mensongèrement, traitreusement, l'appel S. O. S.

Au cours de cette guerre, il faut éviter d'employer de grands mots. Ils sont une imprudence et une sottise, parce qu'ils restent toujours au-dessous de la chose qu'on veut qualifier, que ce soit un acte d'héroïsme ou bien un crime. L'énoncé du fait suffit, du fait grandiose ou bien atroce. Ici pourtant, on ne peut s'empêcher de sortir de cette réserve. Ce dernier crime allemand dépasse les limites de l'infamie.

Le signal S. O. S. représente la confraternité universelle des marins de toutes les nations devant un malheur qui peut tous les frapper : « Au secours ! » Et tous les navires qui entendent ce cri apportent le secours. Mais, maintenant, que feront-ils ? Prenons garde, songeront-ils. C'est peut-être encore une lâche ruse de ces Allemands.

Et de pauvres naufragés innocents périront dans la mer froide...

Pierre Mille.

Notre confrère le Figaro a une excellente idée : il en a souvent. En rappelant que le 20 janvier prochain le prix des courses en taxi va être augmenté par simple décision du Conseil municipal, il propose aux Parisiens de faire la grève des transports.

Voilà qui est parfait : la grève des consommateurs. On nous oblige à payer plus cher nos voitures, n'en prenons pas, sauf le cas d'extrême urgence. Une abstention de quelques jours aurait pour effet de montrer à nos maîtres qu'ils ne le sont pas absolument. S'ils n'abaissent pas le tarif, c'est-à-dire ne le remettent au taux actuel, continuons à leur faire la grève perdue. Prenons le tramway et le métro. Et puis, marchons un peu, que diable !

Il ne faut pas seulement promettre. Il faut tenir. Si toute la presse de Paris menait cette campagne avec ténacité et acharnement nous pourrions empêcher la surtaxe. M. Froment-Meurice, conseiller municipal, sera certainement de notre avis. Il a plaidé contre l'augmentation.

Un brave poilu s'est ému de la campagne menée par les « économistes » contre la hauteur des bottes féminines. Voici la protestation qu'il nous adresse et dont toutes les femmes certainement goûteront la logique :

« Etant confectionnées en chevreau ou en cuir fin, les bottes féminines ne peuvent pas porter tort aux

cuiers employés pour les armées, car ceux-là sont de boeuf ou de cheval. Et plutôt que d'exiger le petit soulier pour les dames — pourquoi pas des sandales ? — les économistes feraient œuvre plus utile en essayant d'enrayer le gaspillage du cuir parmi les troupes de l'intérieur, dans les cantonnements de l'arrière et les hôpitaux.

» Par exemple, quand les soldats du front descendent au repos avec des brodequins abîmés, on leur en fait « toucher » des neufs. Les vieux ne sont jamais réparés, même quand une heure et demie de travail y suffirait. D'où, chaque fois, perte de vingt francs pour l'Etat. Multipliez cette somme par des milliers de soldats et vous obtiendrez un chiffre qui laisse loin derrière lui celui qu'on atteindrait en achetant des bottes à toutes les Françaises.

Messieurs les économistes, mettez ça dans vos poches.

MEDAILLON

La mécanotte

Les mécanottes parisiennes sont au nombre de neuf, comme les Muses.

Recrutées parmi des recouvrees, elles conduisent les tramways allant de l'avenue Henri-Martin à la gare de Lyon et du Champ de Mars à la Bastille. Ces tramways longent le boulevard Saint-Germain ; c'est donc le vieux faubourg traditionnel qui, le premier, a l'honneur de voir passer l'ultra-moderne wattwoman. Il est mal revenu de sa surprise.

Avez-vous vu la wattwoman ? Une petite indiscretion au sujet de sa coiffure. La Compagnie avait fait faire pour ses mécanottes des chapeaux ronds en toile cirée qui, ma foi, ressemblaient à des chapeaux de « cochères ». Les mécanottes se sont récriées. Pour qui les prenait-on ? Étaient-elles, oui ou non, des « machinistes » ? Elles ont exigé de graves casquettes de chauffeur. Et la Compagnie a dû leur les accorder.

Ne sourions pas trop de ces petites femmes à casquette : elles font un métier rude, un vrai métier de guerre !

Elles aiment leur « machine », et même leur responsabilité ! Gare au tamponnement, mesdames ! Elles y pensent, soyez-en sûrs ! Il n'y aura pas d'accident. A force de sang-froid, elles conduiront à bon port leur tramway au complet.

La mécanotte surmonte ses nerfs ; mais, comme il faut bien rester femme par quelque côté, elle ne déteste point le bavardage. Elle papote, non à l'heure du thé, mais à l'heure des pannes. Accoudée sur la plate-forme de son tramway immobile, elle rit et cause avec les passants, avec les cochers. Parfaitement ! Mécanottes et cochers ne s'injurient point, loin de là ! Et ce sera le suprême mérite de nos wattwomen, celui dont leur tiendra compte la postérité : avoir introduit l'urbanité et la gentillesse françaises jusqu'au milieu des embarras de voiture de Paris. — MAGD ABRIL.

Nous avons supprimé l'envoi des cartes qui, naguère, encombraient la poste pendant tout le mois de janvier.

Nos voisins les Suisses l'ont supprimé aussi, mais sans renoncer pour cela à l'échange des vœux. Ils ont recours, de la plus ingénieuse façon, à l'intermédiaire de la presse. C'est ainsi qu'on vient de lire dans les journaux suisses ce communiqué :

« Les membres du Conseil fédéral font savoir que, cette année encore, ils n'envoieront pas de cartes de félicitations à l'occasion de la nouvelle année. En même temps, ils remercient sincèrement d'avance toutes les personnes qui leur adresseraient des cartes de félicitations à l'occasion des fêtes. »

Et les particuliers suivent l'exemple des gouvernants : M. Un Tel fait imprimer au bas d'un journal sa carte de visite cornée avec ces mots : « M. Un Tel, telle profession, adresse à tous ses clients, amis et connaissances ses meilleurs vœux pour la nouvelle année. »

Adopterons-nous cette aimable méthode ?

C'a été un train joyeux que celui qui vient d'arriver à Paris les soixante premiers Nord-Africains qui seront désormais employés à l'enlèvement des ordures ménagères.

Ils n'avaient pas l'air de très bien comprendre encore l'utilité de leur nouvelle charge. « Pourquoi — se demandaient-ils les uns aux autres — Paris n'appliquerait-il pas en temps de guerre la méthode de voirie en honneur dans les vieilles villes arabes ? » Cette méthode, qu'ils ont gaiement développée en patois sabir, la voici :

— Il n'y aurait qu'à creuser un ruisseau au milieu... de l'avenue de l'Opéra, par exemple, et tout ce qu'on jetterait des maisons finirait tôt ou tard par rouler au ruisseau et par être entraîné.

Evidemment, ce serait encore une simplification du tout à l'égout. Mais n'est-il pas piquant que l'administration choisisse pour assurer le travail de voirie les enfants d'un pays où la voirie fut jusqu'à nos jours inconnue ?

O utilisation des compétences !

Le Veilleur.

UN ULTIMATUM A LA GRÈCE

Des conférences de Rome est sortie la démonstration éclatante de l'unité d'action des Alliés.

On s'explique aujourd'hui qu'il n'ait pas été publié de communiqué à la suite des conférences de Rome: le véritable communiqué consiste dans l'ultimatum qui vient d'être adressé à la Grèce. C'est, en effet, le premier résultat tangible des entretiens qui ont eu lieu entre les représentants des quatre grandes puissances de l'Entente dans la capitale italienne.

L'envoi de ce nouvel ultimatum à la Grèce est un acte d'une portée probablement décisive. Pour en apprécier toute la signification, il faut avoir présentes à l'esprit les circonstances qui l'ont précédé et déterminé. Il faut se rappeler, notamment, que, le 14 décembre, le gouvernement hellénique avait été l'objet d'une première sommation, devant laquelle il s'était incliné, tout en mettant la mauvaise volonté la plus visible à en exécuter les conditions, dont la principale était le transfert des troupes grecques dans le Péloponèse. Le 31 décembre, suivait une note exigeant des réparations et des garanties, tant pour les Alliés que pour les vénizélistes, en conséquence des journées sanglantes que l'on n'a pas oubliées.

Cette note du 31 décembre, qui d'ailleurs ne fixait pas de délai, n'était signée que des trois puissances protectrices, c'est-à-dire de la France, de l'Angleterre et de la Russie. L'Italie avait rédigé une note à part. Le roi Constantin s'imaginait donc pouvoir jouer de ce qu'il croyait être une divergence entre les Alliés et il combinait aussitôt sa manœuvre de façon à s'exposer seulement à une rupture avec les puissances protectrices, tandis que ses relations diplomatiques avec l'Italie continueraient. Voilà la combinaison que l'ultimatum d'hier aura écrasée dans l'œuf.

L'Italie, en effet, s'est associée à cet ultimatum. Elle s'est jointe à la démarche de la France, de l'Angleterre et de la Russie et, solidement avec elles, exige de la Grèce l'exécution, dans les quarante-huit heures, de la note du 31 décembre. Le gouvernement grec aura donc vainement essayé de jouer au plus fin.

Il est à croire que le roi Constantin cédera cette fois encore, comme il a déjà cédé. Cependant, cette fois, l'acceptation lui sera dure. Elle coûtera à son amour-propre. Il s'est engagé, il a pris position contre nous, dans ces derniers jours, comme il ne l'avait jamais fait jusqu'à présent. Le mémorandum qu'il a envoyé le 6 janvier à l'Entente et qui constituait une sorte de riposte à la note du 31 décembre était un morceau où l'ironie allait presque jusqu'à l'insolence. Il faudra que le ton du roi s'abaisse. Son humiliation n'en sera que plus sensible. Mais c'est lui qui l'aura voulu.

D'ailleurs, il ne faut pas se faire d'illusions. Tout en s'inclinant devant la force, le roi Constantin se réservera encore de recourir à sa méthode d'atermoiements. Il y a cependant deux points sur lesquels il lui sera impossible de se dérober ou de biaiser: c'est d'abord le rétablissement du contrôle des Alliés; c'est ensuite la mise en liberté des vénizélistes arrêtés.

Si le roi Constantin, tout en déclarant céder à l'ultimatum, ne donnait pas immédiatement ces deux satisfactions qui serviront de pierre de touche, alors les Alliés passeraient à l'exécution. Nous pensons que tous les moyens de contrainte efficaces — en dehors du blocus — ont été envisagés. Et le général Sarrail, qui est sur place, nous apparaît comme désigné pour mettre, s'il le faut, la Grèce à la raison.

Car c'est toujours, ne l'oublions pas, la considération essentielle de la sécurité de notre corps expéditionnaire qui gouverne notre politique vis-à-vis de la Grèce. De là encore, ont découlé les décisions qui ont été prises à Rome. Entre les quatre puissances, l'accord s'est fait sur la nécessité de vaincre. Tous les points de vue se sont accordés sur cette nécessité vitale. Devant elle aussi, la résistance de la Grèce ne pourrait pas peser un instant.

Jacques Bainville.

(VOIR PAGE 4 NOS DEPECHEs.)

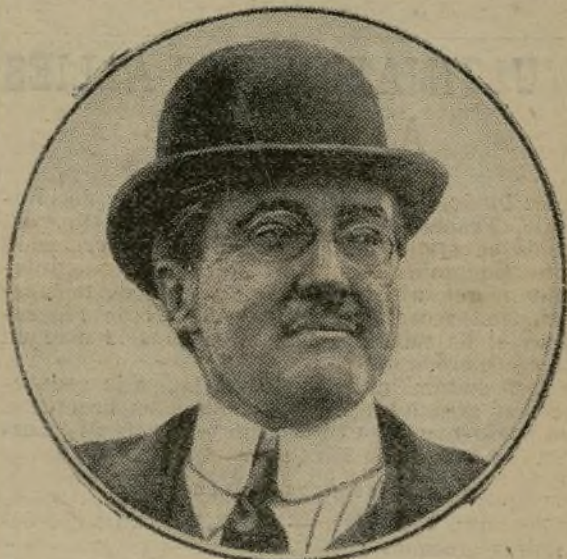
UN DOUBLE INCIDENT à propos d'un discours

Le gouvernement américain demande des explications à son représentant à Berlin.

On télégraphie de Washington, 9 janvier :

Le Département d'Etat vient d'adresser à M. Gerard, ambassadeur des Etats-Unis en Allemagne, un télégramme lui demandant d'envoyer, sans retard, le texte du discours qu'il a prononcé à la Chambre de Commerce américaine de Berlin.

Le bruit court, en effet, que ce discours, tel



M. GERARD,

ambassadeur des Etats-Unis à Berlin.

qu'on le connaît par les résumés qui en ont été publiés, a produit une mauvaise impression dans les milieux gouvernementaux.

Voici comment se présente ce nouvel incident.

La Chambre de commerce de Berlin offrait un banquet à l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Gerard, qui venait de reprendre son poste.

A ce banquet assistaient le vice-chancelier Helfferich, le ministre des colonies Solf, l'ancien ministre Dernburg, deux vice-présidents du Reichstag ainsi que les représentants de tous les ministères et de nombreuses personnalités de l'industrie et de la finance allemandes. Le vice-chancelier Helfferich a prononcé un long discours dont le passage le plus remarquable est le suivant :

« Nous demandons aux neutres la neutralité, rien que la neutralité, mais une neutralité véritable qui mette les deux groupes de belligérants sur le même plan et leur accorde le même traitement. »

« Puissent les vaisseaux de nos deux nations parcourir bientôt un océan redevenu libre pour le bien et la prospérité de nos deux pays ! »

Puis, ce fut au tour de M. Gerard de prendre la parole. Nous ne connaissons son allocution que par le récit des journaux allemands.

Or, il aurait dit :

« Jamais, depuis le commencement de la guerre, les relations entre les Etats-Unis et l'Allemagne n'ont été aussi cordiales. »

Et il aurait ajouté, s'il faut en croire le Berliner Tageblatt :

« Nous pouvons être assurés qu'elles demeureront ainsi tant que les hommes d'Etat allemands distingués, les chefs des armées de terre et de mer, et que le chancelier impérial M. von Bethmann-Hollweg, le maréchal von Hindenburg, le général Ludendorff, les amiraux Capelle et Holtzendorff demeureront à leur poste. »

D'où mécontentement général. Que la première phrase que nous citons ait paru inopportune aux milieux gouvernementaux américains, cela est trop compréhensible pour qu'il y ait lieu d'insister. Mais le mieux c'est que les conservateurs ont trouvé d'abord qu'Helfferich était trop aimable pour les Etats-Unis, et ensuite que M. Gerard, en ayant l'air de faire dépendre les bonnes relations des Etats-Unis avec l'Allemagne de la présence au pouvoir de M. de Bethmann-Hollweg et de ses collaborateurs, s'était mêlé de politique intérieure, ce qui ne le regarde pas.

Le comte Reventlow écrit dans la Deutsche Tageszeitung : « Helfferich a toujours voulu un accord de l'Allemagne avec les Etats-Unis. Il résulte de son discours que sa politique vient d'aboutir et que des accords financiers et économiques ont eu lieu entre les deux Etats. C'est pour cette raison que la paix interviendrait. »

Le comte Reventlow va peut-être un peu vite. Il est vrai qu'il n'est pas lui-même très sûr de son point de vue, puisqu'en même temps il voit dans le discours de M. Gerard la menace que les Etats-Unis interviendraient dans le conflit, si l'Allema-

EN ESPAGNE

Le comte de Romanones offre sa démission

LE ROI ALPHONSE XIII LA REFUSE

MADRID, 9 janvier. — Une crise ministérielle s'est ouverte et dénouée en moins de vingt-quatre heures. Le comte de Romanones, président du Conseil ce matin, démissionnaire à midi, a repris ce soir les rênes du gouvernement. Voici le récit de la journée :

A l'issue du conseil des ministres qui s'est tenu ce matin à la présidence du Conseil, le comte de Romanones s'est rendu au palais royal pour présenter au roi la démission du cabinet. Reçu à 11 heures, il n'est sorti de cette entrevue qu'à

publication imminente d'une note officielle sur les origines de la crise, de manière à éviter toute erreur d'interprétation; il ajouta que la situation recevrait une solution le jour même, les circonstances actuelles n'étant pas favorables à une solution intérimaire.

En effet, une note fut communiquée un peu plus tard. La crise, dit ce communiqué, se trouvait virtuellement ouverte, du fait des difficultés parlementaires qui avaient rendu nécessaire, notamment, la prorogation des Cortès. Elle n'avait pu être officiellement dénoncée du fait d'événements d'ordre extérieur — c'est, en effet, à ce moment qu'eut lieu la démarche du président Wilson auprès des belligérants — mais, la situation ayant été réglée de ce côté-là, le cabinet avait cru opportun de soumettre à la couronne la question de confiance.

Cependant, le roi consultait les principaux chefs de partis; il a notamment fait appeler le marquis Alhucemas, président du Sénat, qui a déclaré estimer que le comte de Romanones devait demeurer au pouvoir. A son avis, la rentrée du Parlement pourra être ajournée au mois de mars et à ce moment, le ministère qui devra se présenter avec un nouveau programme renforcé sera absolument assuré de l'appui et du concours du parti démocratique.

M. de Villanueva, président de la Chambre, appelé à son tour auprès du souverain, a exprimé l'avis que les libéraux devaient rester au pouvoir sous la présidence de leur chef, le comte de Romanones.

M. Maura, consulté dans l'après-midi, considère que cette crise apparente n'est qu'une manière de faciliter l'examen de la situation et l'orientation de l'opinion. Son sentiment est que « la place de premier ministre n'est pas vacante. »

Il semblait dès lors évident que le comte de Romanones garderait le pouvoir.

C'est, en effet, ce qui s'est passé. Le soir, le roi a annoncé au comte de Romanones qu'il n'acceptait pas sa démission et qu'il le maintenait, lui et ses collègues, dans leurs fonctions actuelles.



COMTE DE ROMANONES

Interrogé par les journalistes, M. de Romanones déclara qu'il avait prié le roi d'appeler en consultation tous les anciens présidents du Conseil et des Cortès afin de pouvoir donner à la crise la meilleure solution possible. Il annonça aussi la

gne recommençait la guerre sous-marine à outrance.

Mais, encore une fois, le texte exact du discours de M. Gerard ne nous est pas connu. Dans ces conditions, la réserve s'impose : et peut-être faut-il, avec le *Daily Express*, voir dans cet incident une manœuvre allemande qui n'aurait pas parfaitement réussi :

« Les ministres allemands, dit notre confrère anglais, espéraient pouvoir amener M. Gerard à déclarer que les Etats-Unis comprenaient que maintenant les propositions de paix allemandes étaient rejetées et que l'Allemagne était obligée d'avoir recours à une guerre sous-marine sans merci. Mais M. Gerard s'est bien gardé de faire une pareille déclaration, et s'est borné à complimenter les hommes actuellement au pouvoir. »

Evidemment, l'Entente ne peut prendre ombrage de la politesse diplomatique d'un ministre neutre à l'égard de nos ennemis.

L'ULTIMATUM DES ALLIÉS A LA GRÈCE

LE PIRÉE, 9 janvier. — Les puissances de l'Entente, France, Angleterre, Russie et Italie, ont remis ce matin un ultimatum au gouvernement grec pour qu'il donne, dans un délai de quarante-huit heures, à dater de la remise de cet ultimatum, son acceptation aux demandes de réparations et de sanctions formulées dans la note du 31 décembre.

L'ultimatum invite en même temps le gouvernement grec à exécuter dans le plus bref délai ses engagements du 14 décembre relatifs au transfert des troupes de Thessalie.

Les puissances doivent agir

LONDRES, 9 janvier. — Du *Times*, au sujet des affaires grecques :

« Nous espérons que les demandes des Alliés seront acceptées dans le délai indiqué et que leur acceptation sera suivie d'une exécution complète et immédiate. »

« Dans leur note, les Alliés se sont réservé toute liberté d'action dans le cas d'une nouvelle provocation. »

« Si Constantin et ses ministres sont assez stupides pour se fier encore à des hésitations et à des retards afin d'échapper à l'exécution de leurs promesses, le moment viendra d'user de cette liberté. »

« C'est au gouvernement d'Athènes de prouver sa sincérité par l'accomplissement loyal de ses engagements avant qu'il ne soit trop tard. »

Constantin tergiverse

LONDRES, 9 janvier. — On lit dans le *Times* :

« La presse royaliste continue ses provocations. Nous espérons que nos demandes seront acceptées immédiatement et complètement. Nous avons, en effet, lieu de croire jusqu'à présent que les demandes antérieures n'ont été que partiellement exécutées et d'une manière bien peu satisfaisante. »

« Aussi longtemps que l'armée royaliste reste en dehors du Péloponèse, elle constitue une menace permanente pour la sécurité des Alliés en Macédoine. Les Alliés ne peuvent pas exposer leurs soldats à être poignardés dans le dos par une armée que Constantin avoue être impuissant à diriger. Les Alliés ne peuvent pas non plus admettre que les persécutions contre les vénizélistes continuent. »

« Si Constantin veut tergiverser et refuse d'exécuter ses promesses, les Alliés, qui ont été bien trop patients, doivent montrer leur pleine liberté d'action. »

LONDRES, 9 janvier. — Le *Daily Chronicle* écrit :

« Les Grecs adorent le marchandage. C'est pour-

quoi les partisans du roi prennent une attitude belliqueuse pour permettre aux négociateurs officiels de prendre l'attitude d'hommes modérés, concédant le maximum de ce que leurs partisans toléreraient. »

« Les journaux qui restent à Athènes étant tous des organes royalistes, la prétendue indignation populaire ne trompera personne. Entre temps, il faut prendre toutes les mesures désirables pour empêcher le roi Constantin de se joindre aux forces allemandes, ce qu'il ferait certainement s'il en avait l'occasion. »

« Nous n'avons jamais favorisé l'entreprise de Salonique une fois la Serbie perdue; mais, maintenant, c'est tout autre chose de vouloir évacuer les Balkans. Si nous faisons cela, l'ennemi, descendant en Grèce en levant tous les hommes, parviendrait à trouver trois cent mille hommes qui seraient jetés contre les Italiens et faciliteraient beaucoup plus le problème des réserves pour l'ennemi que le retrait de l'armée du général Sarrail ne nous aiderait. »

L'hostilité de la Grèce

LAUSANNE, 9 janvier. — Un diplomate bulgare écrit dans le journal *Mir* que la Grèce aurait décidé de se défendre contre les puissances de l'Entente et se préparerait sérieusement à entrer en campagne.

Les menées royalistes à Volo

SALONIQUE, 9 janvier. — Les journaux publient de longs détails sur les nouvelles atrocités commises par les agents du gouvernement royaliste à Volo. C'est ainsi que M. Miltiade Argyris, homme politique notoire, président du club libéral et riche notable de Volo, bien qu'agé de plus de quatre-vingts ans, a été arrêté, molesté, puis dirigé sur Larissa, où il a été écroué dans un cachot souterrain. Les négociants Nicolétis, Chronidis, Parthenis, Fortis, Nassou et le directeur de la Société électrique, Mavrantonis, ont subi le même sort.

Les deux frères du lieutenant Lefakis, qui combattait sur le front occidental dans la légion étrangère et qui sert actuellement dans l'armée de la défense nationale, ont été arrêtés et torturés. Conduits hors de la ville, ils ont, depuis lors, disparu.

Les journaux affirment qu'un grand nombre d'officiers et de soldats partis dans le Péloponèse sont rentrés en Thessalie habillés en civils. On a perquisitionné pour la quatrième fois dans la maison de l'éminent député vénizéliste Spyridès. Aucune pièce compromettante n'ayant été découverte, les agents royalistes déchirèrent les livres de la riche bibliothèque et le manuscrit d'une importante étude sur la modification du régime fiscal en Grèce. (Communiqué par le Bureau macédonien.)

Démission du consul général de Grèce à Odessa

SALONIQUE, 9 janvier. — Le consul général de Grèce à Odessa, en même temps qu'il adressait sa démission au gouvernement d'Athènes, envoyait son adhésion au mouvement national.

LA FAMILLE ROYALE DE ROUMANIE au quartier impérial russe

GENÈVE, 9 janvier. — Une dépêche de Pétersbourg annonce que le roi et la reine de Roumanie viennent de rendre visite au tsar, au quartier général des armées russes, où ils sont demeurés plusieurs jours.

M. Bratiano, qui accompagnait les souverains, fut reçu par le tsar en une audience qui se prolongea pendant trois heures. L'empereur et le roi eurent également plusieurs entretiens ensemble. Le prince héritier de Roumanie accompagnait ses parents.

En arrière de Focsani les Russes se maintiennent sur la Putna

ILS ATTAQUENT AVEC SUCCÈS DANS LA RÉGION DE RIGA

La prise de Focsani n'a pas eu pour conséquence la rupture de la ligne russe, et la faible quantité de butin annoncée par l'ennemi (3 canons et 60 mitrailleuses) montre bien que la retraite s'est accomplie en bon ordre. Nos alliés se maintiennent, au nord et à l'est de Focsani, sur la ligne de la Putna. C'est une nouvelle position d'arrêt que l'ennemi devra enlever avant d'atteindre le Sereth. D'autre part, toutes ses tentatives pour déborder cette ligne par le nord, en débouchant des vallées de la Susita, de la Casina et des divers affluents du Trotus, ont échoué : les troupes russes et roumaines restent maîtresses des principaux défilés des monts Berezek. La perte de Focsani n'a donc en rien diminué la force de résistance de nos alliés.

Les opérations qu'ils ont entreprises à l'extrémité septentrionale de leur front, près du rivage de la Baltique, se sont développées avec succès. Après avoir repoussé une forte contre-attaque, près du village de Kelinsen, ils ont repris l'offensive de part et d'autre de l'Aa, ainsi que, plus au sud, sur la route de Mitau à Riga vers Olai. Ils ont également enlevé à l'ennemi une petite île de la Dvina, au nord de Dvinsk. Nous ne savons encore s'il s'agit simplement d'actions locales destinées à améliorer les positions, ou si une offensive plus étendue se prépare, dont le but serait la ville de Mitau, déjà fortement débordée au nord, du côté du lac Babit. Mais ce qui est certain, c'est que l'armée russe se montre capable d'attaques vigoureuses, et ce symptôme, à lui seul, a de quoi faire réfléchir l'ennemi.

Jean Villars.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 9 Janvier (890^e jour de la guerre)

14 HEURES.

AU NORD DE L'OISE, après un vif bombardement, les Allemands ont tenté sans succès, hier, en fin de journée, un coup de main sur une de nos tranchées AU NORD DE RIBECOURT.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES.

EN CHAMPAGNE, combat de patrouilles A L'OUEST DE NAVARIN.

EN ALSACE, dans la région du canal du Rhône au Rhin, un tir de notre artillerie a détruit un dépôt de matériel ennemi près d'Illfurth.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

Communiqué belge

Activité réciproque de l'artillerie sur tout le front de l'armée belge, de Pervyse par Dixmude jusqu'au sud de Steenstraete.

Communiqué britannique

20 HEURES 25.

L'ennemi a fait jouer, hier, un camouflet AU SUD DE LOOS sans occasionner de dégâts.

Nous avons pénétré, cet après-midi, dans les tranchées allemandes EN FACE D'HULLUCH.

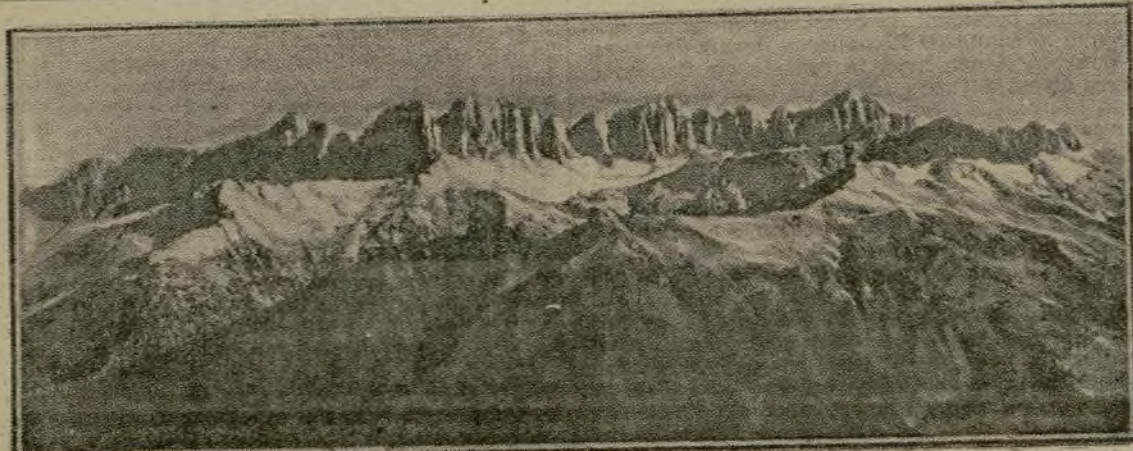
Bombardement, au cours de la journée, des positions ennemies de part et d'autre de Loos et DANS LE SAILLANT DE GOMMECOURT.

Grande activité des deux artilleries dans les régions de Souchez, Armentières, Messines et Ypres.

Le bombardement d'un point d'appui allemand au NORD DE WIELTJE a déterminé une violente explosion.

Le raid anglais du 6 janvier

LONDRES, 9 janvier. — Selon le correspondant du *Daily News* au front britannique, les troupes anglaises et écossaises qui, le 6 janvier, exécutèrent un raid sur les lignes allemandes, en plein jour, sur un front de 2.000 mètres, au sud-est d'Arras, pénétrèrent jusqu'aux troisième lignes ennemies sans rencontrer un seul Allemand.



Le grand quartier général italien vient de publier un résumé des opérations militaires pendant le dernier trimestre de 1916. Aux documents qui accompagnaient cette notice, nous empruntons la photographie ci-dessus, qui donne l'aspect des hauteurs du Trentin.

EVIAN Goutteux Rhumatisants CACHAT
Eau de Régime par excellence

DERNIÈRE HEURE

La bataille de Roumanie

Toutes les attaques ennemies sont repoussées
au sud de l'Oituz et sur la Souchitza

PÉTROGRAD, 9 janvier. — (Communiqué du grand état-major) :

FRONT OCCIDENTAL. — Au sud du lac de Babit, à l'ouest de Riga, les Allemands, après une préparation d'artillerie, ont pris l'offensive près du village de Kolncem ; mais ils ont été repoussés par notre feu et nos contre-attaques. Après un fort bombardement, nos troupes se sont précipitées sur l'ennemi qui occupait une île de la Duna, à l'est de Glaudon ; l'attaque fut si impétueuse que l'ennemi prit la fuite sans avoir le temps d'ouvrir le feu ; nous avons occupé l'île et capturé 7 mitrailleuses, 4 lance-bombes et 17 prisonniers. Au nord-est de Chelwovo, après une préparation d'artillerie, l'ennemi a attaqué nos positions ; mais il a été repoussé. Le 8 janvier au soir, des avions ennemis ont jeté des bombes sur Loutsk.

FRONT DE ROUMANIE. — Au sud de la rivière Oituz, l'ennemi a pris l'offensive ; mais toutes ses attaques ont été repoussées. A 6 verstes à l'ouest de Monastarka-Kachinoul, sur la rivière Kassina, l'ennemi a attaqué les Roumains et les a repoussés légèrement. Sur la rivière Souchitza, dans la région de Recos, les Roumains ont repoussé toutes les attaques ennemies.

Nos troupes ont reculé sur de nouvelles positions sur Putna et Sereth.

FRONT DU CAUCASE. — Aucun changement.

Les nouvelles allemandes

Théâtre occidental de la guerre. — Les conditions de visibilité étant devenues satisfaisantes, l'activité de l'artillerie a été vive de part et d'autre sur de nombreux points.

Théâtre oriental de la guerre, front Léopold de Bavière. — Une bonne visibilité a favorisé l'activité de combat de l'artillerie sur différents points. De nouvelles attaques ennemies des deux côtés de l'Aa ont été nettement repoussées. Des tentatives exécutées de nuit par des détachements mobiles russes entre Friedrichstadt et la chaussée Mitau-Olai sont restées infructueuses. A la faveur d'une violente tempête de neige les Russes ont réussi à reprendre la petite île de Glaudon, qui leur avait été enlevée le 4 janvier, mais ils ont été arrêtés dans la tentative qu'ils ont faite pour atteindre la rive occidentale de la Duna.

Front archiduc Joseph. — L'ennemi défend opiniâtrement les vallées qui conduisent du massif de Bereczk dans la plaine de Moldavie. Malgré un temps défavorable et les plus grandes difficultés de terrain dans ce massif boisé coupé de ravins profonds, nos troupes ont refoulé leurs adversaires chaque jour pas à pas. Hier encore elles ont pris d'assaut, de chaque côté des vallées de la Kassina et de la Susita, des positions fortement organisées et protégées par des réseaux de fil de fer, et elles les ont conservées malgré des contre-attaques désespérées.

Groupe d'armées Mackensen. — Exploitant leur victoire, les troupes allemandes et austro-hongroises ont continué leur marche en avant vers le nord, et, refoulant les arrières-gardes ennemies, elles ont atteint le secteur de la Putna, dont l'ennemi occupe, sur une nouvelle position, la rive orientale.

Des deux côtés de Fundeni, les Russes ont été rejetés sur la ligne Crangeni-Nanesti. Garlouska a été prise d'assaut et conservée malgré des attaques exécutées de nuit par l'adversaire. Le butin annoncé hier a atteint 99 officiers, 5.400 soldats, 3 canons et 10 mitrailleuses.

Front de Macédoine. — Rien d'important à signaler.

Les nouvelles autrichiennes

BERNE, 9 janvier. — Les dépêches autrichiennes s'expriment ainsi, relativement au théâtre oriental de la guerre :

« Dans le secteur au nord de Focsani, l'adversaire a été refoulé jusqu'aux abords de Rumnei-Sarat.

« Les troupes austro-hongroises et allemandes, qui ont défait l'ennemi à la bataille de Focsani, exploitant leur victoire ont gagné la Putna, sur la rive gauche de laquelle les Russes paraissent maintenant s'établir.

« Ceux-ci ont laissé entre nos mains au cours des deux derniers jours de combat : 99 officiers, 5.400 soldats, 3 canons et 10 mitrailleuses.

« A l'aile méridionale du front du colonel général archiduc Joseph, les troupes du général von Ruiz, malgré les difficultés du terrain, la neige et

le froid, ont obtenu des avantages près de Iresci et de Kampruile.

« Sur tous les autres points du front oriental, rien d'important en ce qui concerne les troupes austro-hongroises.

« Théâtre italien. — Situation sans changement. »

Les visées allemandes sur la Roumanie

LONDRES, 9 janvier. — On mande de Jassy au Times que les Allemands veulent mettre le monde diplomatique devant un fait accompli et désirent renverser le gouvernement légitime roumain. C'est pourquoi ils poussent vigoureusement les opérations visant la complète occupation du territoire roumain.

Des renforts arrivent sans relâche. Des attaques sont répétées jour et nuit avec une violence extraordinaire.

Le parti ouvrier belge repousse la paix allemande

Le parti ouvrier belge communique les résolutions qui viennent d'être prises, en Belgique occupée, au lendemain du 12 décembre, dans le but d'inspirer les deux délégués socialistes belges, Em. Vandervelde et L. de Brouckère, à la conférence socialiste des pays alliés.

Le P. O. B. se déclare hostile à une rencontre actuelle avec les démocrates-socialistes des puissances centrales. Préliminairement à toute tentative de rapprochement, il estime que la France et la Belgique devraient être évacuées ; il entend, au surplus, ne se rencontrer avec des démocrates-socialistes allemands que pour leur demander compte de leur attitude : 1° le 1^{er} août 1914, au regard de l'ultimatum du 2 août et de la violation de la neutralité belge ; 2° au regard des atrocités commises en Belgique contre la population civile sans défense.

En ce qui concerne l'action actuelle en faveur de la paix, le P. O. B. considère les déclarations équivoques du chancelier allemand comme une manœuvre destinée à préparer une paix précaire favorable aux puissances centrales.

Il déclare que sa méfiance se justifie d'autant plus que, en ce moment, s'active en Belgique la déportation en masse des ouvriers, chômeurs ou non, condamnés par centaines de mille sans jugement aux travaux forcés en faveur de l'ennemi, sans que la majorité du parti et des syndicats allemands trouve autre chose à dire aux oppresseurs qu'elle sert, que de vagues et timides paroles de pitié pour ses « frères » réduits au plus odieux des esclavages.

En ce qui concerne la paix future, le P. O. B. pense que, politiquement, une paix durable ne sera assurée à l'Europe que par la réalisation des aspirations nationales légitimes des peuples conquis ou opprimés, mais il se déclare résolument hostile à toute annexion qui, sous ce prétexte, serait contraire à la volonté « librement » exprimée des populations.

Le P. O. B. appuie de toutes ses forces toute action qui aura pour but :

- 1° D'établir l'arbitrage obligatoire avec la sanction nécessaire, notamment le boycottage commercial et financier, et, au besoin, le recours à la force ;
- 2° De préparer le désarmement général.

Le comte Czernin à Berlin

BALE, 9 janvier. — On mande de Berlin que le comte Czernin a déjeuné chez le chancelier, où se trouvaient entre autres le prince de Hohenlohe, MM. Zimmermann et Helfferich.

ZURICH, 9 janvier. — On mande de Berlin à la Gazette de Francfort que le voyage du comte Czernin au grand quartier général allemand d'abord et à Berlin ensuite avait pour objet de discuter la situation créée par le refus de l'Entente d'accepter les offres de paix des empires centraux. Ce voyage avait également pour but d'envisager les conséquences pouvant résulter des victoires que les impériaux viennent de remporter en Roumanie.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Le président de la République s'est fait représenter par le colonel Génie aux obsèques du général Wilemans, et a fait déposer une couronne sur la tombe.

— Le compositeur renommé, Sébastien Schlingegor, d'origine américaine, est décédé à Nice, en sa villa de la Promenade des Anglais.

— Le sénateur Hégéois Charles Maquelle, arrêté il y a trois semaines, vient d'être condamné à vingt jours de prison et à 1.000 marks d'amende pour avoir protesté contre les déportations belges dans une lettre au grand-maître de la franc-maçonnerie allemande.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Le torpillage du "San-Leandro" émeut et indigné l'Espagne

MADRID, 9 janvier. — La presse, dont l'attention est extrêmement sollicitée par le torpillage du *San Leandro*, étant données les circonstances qui l'ont accompagné, considère l'événement comme étant de la plus haute importance.

M. Luis Araquistain publie dans le *Liberal* un article intitulé : « La Souveraineté de l'Espagne », où il réfute avec une extrême clarté les arguments germanophiles en ce qui concerne la guerre sous-marine. Il affirme que représentant une nation indépendante, le drapeau espagnol n'a pas besoin d'un sauf-conduit pour exercer librement un droit reconnu et sanctionné par toutes les conventions internationales. L'armateur et l'équipage du *San-Leandro*, ayant voulu prendre la mer avec le drapeau espagnol comme seule garantie, ont accompli ainsi un acte de très louable indépendance. Si le gouvernement espagnol ne peut pas parvenir à limiter l'activité sous-marine, les armateurs qui ne se résigneront pas à perdre leurs navires les laisseront au port, ce qui sera un désastre pour des milliers de personnes en particulier et pour les intérêts économiques de l'Espagne en général. M. Araquistain préconise, pour éviter ces périls, l'armement des navires marchands ou l'autorisation pour ceux-ci de voyager en convois, sous la protection des vaisseaux de guerre.

La presse germanophile s'efforce, par tous les arguments possibles, de légitimer le monstrueux torpillage du *San-Leandro*. Le mot d'ordre auquel elle obéit est que le capitaine du *San-Leandro* aurait refusé un sauf-conduit du consul d'Allemagne parce que les ports anglais refuseraient d'admettre les marchandises espagnoles transportées par des bâtiments naviguant sous le couvert d'un sauf-conduit allemand. Leur conclusion est que l'Angleterre est seule coupable du torpillage du *San-Leandro*.

Il est inutile de souligner l'in vraisemblance d'une telle fable, attendu que l'établissement des sauf-conduits remonte au mois de novembre et que jamais il ne fut question pour l'Angleterre de prendre de telles attitudes. S'il en avait été autrement, les germanophiles n'auraient pas attendu si longtemps pour le dénoncer.

La Hollande garde les sous-marins internés

LA HAYE, 9 janvier. — A la suite de négociations engagées avec le gouvernement anglais et le gouvernement allemand, le gouvernement hollandais aurait décidé de prendre possession des sous-marins actuellement internés en Hollande et appartenant, l'un à l'Angleterre, l'autre à l'Allemagne.

Les Allemands capturent un vapeur danois

COPENHAGUE, 9 janvier. — Le vapeur danois *Swend* capturé hier par les Allemands a été amené à Swinemünde.

Suivant l'armateur, le vapeur avait un certificat de la douane suédoise constatant que la cargaison n'était pas contrebande de guerre.

La protection des intérêts américains

NEW-YORK, 9 janvier. — Dans un discours qu'il a prononcé la nuit dernière, M. Taft, ancien président de la République, a demandé que le gouvernement des Etats-Unis protégeât les intérêts américains sur mer.

« A n'importe quel prix, a-t-il dit, le gouvernement doit soutenir les droits de propriété américains vis-à-vis des pays étrangers. »

Le communiqué italien

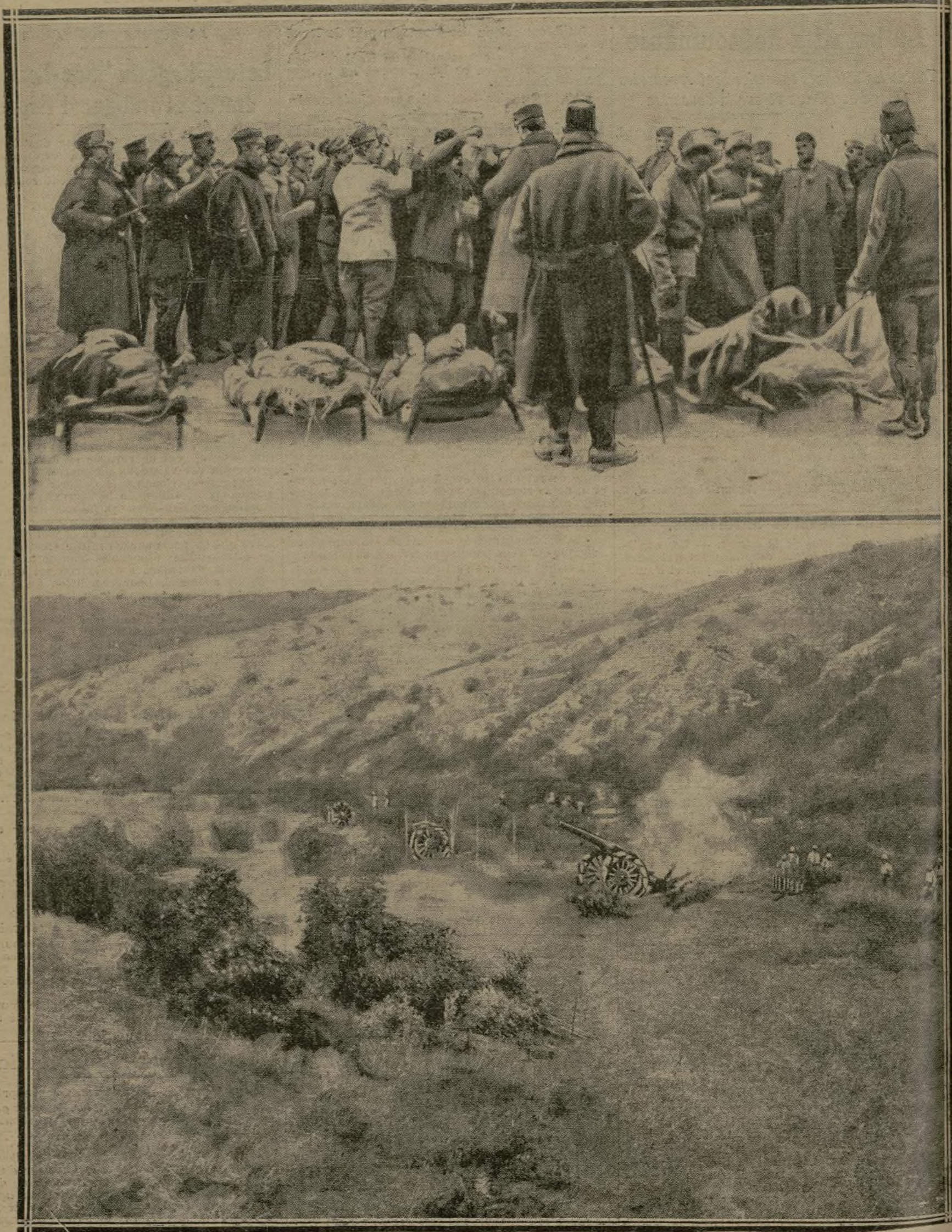
ROME, 9 janvier. — (Commandement suprême) : Dans la nuit du 7 au 8 janvier, de petits groupes ennemis se sont approchés de nos positions de la cote LQF, sur le Carso, mais ils ont été repoussés par notre feu.

Des actions éparses d'artillerie ont eu lieu, dans la journée d'hier, sur toute la longueur du front. Nous avons gêné l'activité des travaux de défense de l'ennemi et bombardé l'arrière de ses lignes.

Des avions ennemis ont tenté des incursions cote 208, sur le Carso, mais ils ont été repoussés par le tir de nos batteries et poursuivis par nos aviateurs.

Une de nos escadrilles a bombardé efficacement les objectifs militaires entre Rifumberg, San-Damiele et Cobdil, dans la vallée de la Branizza, affluent du Frigido (Vippacco). Echappant au feu de l'artillerie et repoussant les attaques des avions ennemis, nos aviateurs sont rentrés indemnes à leur base.

A l'arrière du secteur français sur le front de Macédoine



Les délibérations de la Conférence de Rome ont porté, samedi et dimanche, sur les affaires d'Orient. On peut déjà prévoir une recrudescence d'activité sur le front de Macédoine, où tout se borne depuis quelques semaines à des actions de détail. Ces photos, prises à l'arrière des lignes françaises, représentent des prisonniers bulgares attendant leur interrogatoire tandis qu'un médecin leur distribue du pain blanc, et une batterie de 120 longs tirant dans un ravin.

Nos grands chefs sur le front : le général Duchêne



Le général Duchêne, qui commandait jusqu'ici un corps d'armée sur le front, et que ses qualités de tacticien et d'entraîneur d'hommes ont désigné depuis longtemps à l'attention du haut commandement, vient de voir reconnaître les éminents services qu'il a rendus au pays par son élévation à un grade bien mérité. On le voit ici, dans la Somme, suivant de loin les phases d'un combat. Il est assis entre deux de ses officiers d'état-major.

La rentrée parlementaire

LES DEUX ASSEMBLEES NOMMENT LEUR BUREAU

M. DESCHANEL

est réélu président de la Chambre

Au Palais-Bourbon, c'est l'affluence habituelle des jours de rentrée. Comme l'an dernier, M. de Mackau exerce le privilège que lui confère son âge et préside la séance. Sous sa couronne de cheveux blancs, très droit, alerte même, le député de l'Orne a d'ailleurs fort grand air, quand, après avoir défilé devant le piquet de territoriaux, il rend leur salut aux deux officiers qui, l'ayant



M. DE MACKAU

escorté jusqu'à la porte d'entrée, inclinent leur épée.

Les six plus jeunes membres présents qui assistent le président au bureau sont, cette année, MM. Paul Ribeyre, Paul Simon, Laurent Eynac, Pierre Forgeot, Georges Le Bail-Maignan et Raoul Anglès.

M. Aristide Briand est au banc du gouvernement avec MM. René Besnard, Nail et Justin Godart, sous-secrétaires d'Etat. M. Paul Deschanel occupe sa place de député.

Avant déclaré la session parlementaire ouverte, M. de Mackau prononce l'allocution d'usage :

Mes chers collègues,

L'heure n'est pas aux vaines paroles, elle est à l'action.

Vous permettrez cependant à votre vieux collègue de saluer encore une fois avec vous la France, la glorieuse France qui a mérité d'être appelée par un illustre Américain : « L'Étendard du monde. » (Applaudissements.)

Séduite par l'espérance chimérique d'une paix éternelle, l'agression brutale de son ennemi héréditaire l'a subitement réveillée et arrachée aux douceurs de la paix.

Depuis tantôt un demi-siècle, cet ennemi sans scrupule, chez qui la force prime le droit, la justice et l'honneur, se préparait à l'hégémonie universelle, à la conquête du monde ancien et nouveau.

L'épée des Francs une fois encore a brisé son élan, le jour de la Marne, et, depuis lors, nos fidèles alliés ont avec nous, dans une coalition sacrée, transformé, complété les moyens de défense, tout en luttant pour l'indépendance et pour la liberté.

Et voici que, enfin, ce long effort est accompli, que tout est prêt pour l'écrasement définitif de ces modernes barbares.

Aussi s'annoncent des signes précurseurs de l'heure de la justice imminente.

Elle peut paraître lente à nos existences éphémères, elle qui est éternelle ; mais, quand elle se lève, elle est implacable et vengeresse.

Qui serait assez hardi, qui se croirait assez fort pour en arrêter le cours ?

Nos glorieux morts sortiraient de leur tombe, les femmes outragées et assassinées, les enfants mutilés, les peuples réduits à l'esclavage arrachés à leurs foyers, à leurs familles, se lèveraient pour crier leur colère. (Applaudissements.)

Le moment est solennel, mes chers collègues.

Tandis que gouvernement et généraux sont appelés à prendre leurs responsabilités devant le monde, devant l'histoire, laissant chacun à sa tâche, qui pour être féconde doit être constante et ininterrompue, tous ensemble oublieux de nos querelles d'hier, de nos préférences, de nos rivalités, ne soyons qu'un bloc autour du gouvernement, nous souvenant qu'il tient le drapeau de la France. (Vifs applaudissements.)

L'allocution du doyen d'âge est écoutée, sur tous les bancs, avec une respectueuse déférence.

Aussitôt après le tirage au sort des scrutateurs, l'urne est déposée sur la tribune et on vote pour l'élection du président. Quand on a fini, on recommence pour les quatre vice-présidents, puis pour les huit secrétaires, enfin pour les trois questeurs.

A six heures du soir, tout est terminé et M. de Mackau proclame les résultats.

M. Deschanel est élu président par 308 voix sur 359 votants. Il avait obtenu 322 voix l'an dernier.

Sont réélus vice-présidents : MM. J.-B. Abel (269 voix) ; Monestier (268) ; René Renoult (263) et Maurice Viollette (246).

Sont élus secrétaires : MM. Jules Brunet (294 voix) ; Pierre Perreau-Pradier (292) ; Bouilloux-Lafont (287) ; Mignot-Bozériani (286) ; Georges Ancel (283) ; William Bertrand (283) ; Pierre Pays (278) et Le Bail-Maignan (273).

Les trois questeurs sortants sont réélus : M. Marc Mathis par 313 voix ; MM. Soumagne et Jean Durand par 312.

Jendredi, installation du bureau et fixation de l'ordre du jour.

M. ANTONIN DUBOST

est réélu président du Sénat

Au Sénat, la séance est présidée par M. Arthur Latappy, sénateur des Landes, que MM. Milan, Steeg, Loubet, Lucien Hubert, Quesnel et Perchot assistent au bureau comme secrétaires d'âge.

Dans son discours d'usage, M. Latappy salue l'héroïsme de nos soldats à Verdun et sur la Somme ; il s'étonne des congrès de partis que l'union sacrée devrait prohiber, qualifie d'insidieuses les propositions de paix de l'Allemagne et fait allusion au rôle de la femme pendant la guerre :

La guerre aura été une grande éducatrice, dit-il ; je veux parler du rôle de la femme qui s'est révélée. Aux champs, c'est elle qui a ensemencé le blé qui doit nourrir nos soldats ; à l'usine, les munitions sont son œuvre...

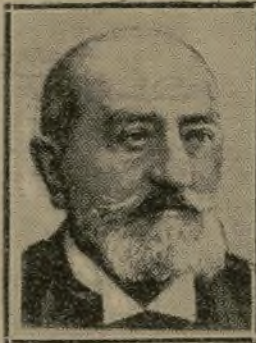
... Il ne faut pas y mettre d'amour-propre ; vous jugerez, j'en suis sûr, comme moi, que la femme fait son stage pour de futurs électors. Les Etats-Unis nous ont devancés, il n'est que temps de les suivre.

Très applaudi, le président d'âge affirme, en terminant, sa foi en la victoire prochaine.

On procède ensuite à l'élection du bureau.

M. Antonin Dubost est réélu président par 146 voix sur 179 votants ; MM. Boivin-Champeaux (171 voix) ; Saint-Germain (166) ; Chautemps (148) et Régismanset (146) sont élus vice-présidents ; MM. de la Batut (164 voix), Quesnel (164), Amic (163), Chassenet (161), Lucien Cornet (160), Larère (157), Lucien Hubert (156) et Simonet (154) sont élus secrétaires.

L'élection des trois questeurs donne seule lieu à compétition : MM. Théodore Girard (134 voix), Gustave Rivet (103) et Ranson (97) sont élus. M. Bonnefoy-Sibour obtient 93 voix, M. Denoix 42.



M. LATAPPY
(Phot. Henri Manuel.)

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui mercredi, Saint GUILLAUME ; demain, Sainte HORTENSIE.

A 2 heures : Ouverture de l'Exposition de l'architecture régionale dans les provinces encahies (25, rue de la Ville-Évêque).

INFORMATIONS

— Mme Marias Errazuriz a donné, en son hôtel du boulevard de Courcelles, un déjeuner en l'honneur de l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République Argentine en France et de Mme Marcelo de Alvear. Parmi les invités : l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de l'Uruguay, M. Juan Carlos Blanco ; l'ancien consul général de l'Argentine en France et Mme José M. Llobet ; M. et Mme Alberto Gonzalez Moreno ; marquise de Jaucourt ; M. et Mme Rodolfo Alorta ; Mme Eugenia de Errazuriz ; MM. le docteur Chutro, Remigio Gonzalez Moreno, Adams Benitez Alvear, Enrique Barreda, Eugenio Garzon.

— Mme Take Jonesco, femme de l'éminent homme d'Etat roumain, est arrivée à Londres.

DEUILS

Morts pour la France :

Léon CHARLES, capitaine au long cours, tué lors du torpillage du Saint-Philippe. — Léon FLAMENC, sergent pilote aviateur à l'escadrille n° 25.

Nous apprenons la mort : de M. Paul Stoffer, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Bordeaux, décédé à soixante-seize ans ;

De P. de Foucauld, assassiné au Sahara, croit-on, par des pillards. Officier de cavalerie, le vicomte Ch. de Foucauld quitta l'armée pour entreprendre un voyage au Maroc. Il entra dans les ordres et se fixa au centre du désert du Sahara, où, durant les loisirs de son travail, il donnait ses soins aux Touaregs malades, qui l'appelaient le « Marabout » ;

De Mme Belot, née Poizat, femme de l'ancien percepteur de Dijon et mère du juge d'instruction à Beaune ;

De Mme veuve Frédéric de Coninck, née Cailliatte, décédée au Havre ;

De M. Dieudonné de Laburgade de Belmont, décédé en son château de Lizac (Tarn-et-Garonne), à soixante-dix-huit ans.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

CONSEIL DES MINISTRES

Les ministres se sont réunis, hier matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré.

M. Briand, président du Conseil, a entretenu le Conseil des conférences qui viennent d'avoir lieu à Rome entre les représentants des gouvernements alliés.

Le Conseil s'est ensuite occupé de la situation diplomatique, militaire et navale.

TRIBUNAUX

Le danger des armes à feu

Le caporal Antoine Estrade, du 61^e chasseurs à pied, avait obtenu, le 15 novembre dernier, une permission pour venir à Paris.

Le caporal Estrade arborait fièrement la croix de guerre que lui valut une admirable citation à l'ordre de l'armée avec proposition pour la médaille militaire. Le fait d'armes qui avait mérité cette distinction à ce brave était d'avoir, sous les ordres d'un officier, et accompagné de deux hommes, capturé, dans une tranchée, deux officiers et quarante-cinq soldats allemands.

En souvenir de cet exploit, Antoine Estrade avait rapporté un revolver boche. En montrant le manquement de cette arme à quelques amis, il eut la malheureuse inspiration d'exécuter un tir sur la porte des water-closets situés dans la cour d'une usine en construction dont son père est le gardien. Un cri de douleur répondit au premier coup de feu. Un ouvrier cimentier, du nom de Rossi, atteint par le projectile, avait été tué net.

Le caporal Estrade comparait, hier, devant le troisième conseil de guerre, sous l'inculpation d'homicide par imprudence.

Après plaidoirie de M^e Edmond Bloch, le conseil l'a condamné à huit jours de prison avec le bénéfice du sursis.

M. Baumann contre "l'Action Française"

Le procès intenté par M. Lucien Baumann, ancien administrateur-délégué des Grands Moulins réunis de Corbeil, à l'Action Française et à M. Léon Daudet, est venu, hier, devant la huitième chambre correctionnelle présidée par M. Chesney.

En l'espèce, trois actions étaient intentées :

1^{re} Refus d'insertion de la réponse de M. Baumann ;
2^e Diffamation contre M. Baumann ;
3^e L'affaire des Grands Moulins réunis.

M^e de Monzie, au nom de l'ancien administrateur-délégué des Grands Moulins, a soutenu le bien-fondé de la demande d'insertion.

M^e de Roux, au nom de l'Action Française, a répondu qu'on ne pouvait insérer une réponse mettant en cause des tiers. Puis, abordant les faits qui constitueraient la diffamation, M^e de Roux a soulevé l'incompétence.

La suite des débats a été renvoyée à huitaine, où l'on entendra M^e Labori, pour la Société des Grands Moulins ; jugement à quinzaine.

AU SÉNAT

M L'HOPITEAU, sénateur, a présenté son rapport sur le projet de loi relatif aux allocations de cherté de vie des agents des chemins de fer

On vient de distribuer le rapport présenté par M. Lhopiteau, au nom de la commission des chemins de fer du Sénat, sur le projet de loi relatif aux allocations de cherté de vie à payer aux agents des grands réseaux.

L'honorable rapporteur rappelle combien le renchérissement de la vie pèse lourdement sur ces agents, et quel surcroît de fatigues l'état de guerre leur impose. Aussi personne ne peut-il contester le bien-fondé de l'intervention du Parlement pour leur venir en aide.

Toutefois, il eût semblé préférable à la commission que le Parlement fût saisi à la fois de ce projet et du projet de loi autorisant les réseaux à relever leurs prix de transport. Il est vrai que les agents de chemins de fer ne voudraient pas que le relèvement des tarifs pût paraître lié à l'amélioration de leur situation. Cette préoccupation des agents paraît au rapporteur peu rationnelle, « car, dès que leur prétention aux allocations apparaît fondée aux yeux de tous, il est tout naturel qu'elle se traduise par une augmentation des tarifs. L'entrepreneur de transports ne saurait être, en effet, tenu de travailler à perte, et il est tout naturel qu'il réclame de ceux qui s'adressent à lui et qui vont bénéficier de ses services la contre-partie de l'augmentation des frais de main-d'œuvre qui lui est imposée par la situation économique du pays. Votre commission doit être d'autant plus attentive à écarter des compagnies toute nouvelle cause de déficit que, pour la plupart d'entre elles, c'est le Trésor qui devrait intervenir sous forme d'avances au titre de la garantie d'intérêt, c'est-à-dire d'avances dont le remboursement demeure toujours hypothétique. »

La commission s'est ralliée néanmoins au vote immédiat du projet de loi. Elle a simplement demandé au ministre de « prendre l'engagement de poursuivre, dans un délai aussi bref que possible, l'exécution de la seconde partie de la convention, en lui apportant des propositions étudiées en vue de procurer, soit aux compagnies, soit au Trésor — les modalités demeurant entièrement réservées — des ressources correspondantes à la dépense qu'il demande l'autorisation d'engager dès aujourd'hui. M. le ministre des Travaux publics, ayant pris cet engagement, en assume par là même, pour lui et pour le gouvernement, toute la responsabilité. »

SITUATIONS Brochure envoyée franco. FIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

LES CONTES D'EXCELSIOR

Là-bas !

Pour son premier jour de permission, le temps ne favorisait pas René Mizard. Il pleuvait à verse. Mais Hélène Mizard ne renonça pas pour si peu à son projet d'emmener son glorieux poilu de mari rendre des visites à tous les gens importants de la ville.

Et Mizard se laissa faire.

Mme Marsangis offrit le café; on prit l'anisette chez les Olivet; Mme et Mlle Cherroy avaient préparé un thé charmant et des gâteaux; et Le Ruffier, le vieux notaire, sortit d'une armoire un apéritif défendu dont Mizard se régala.

Dans chaque maison, le sergent dut raconter ses exploits, montrer ses citations et expliquer en détail ce que c'était qu'un boyau, une attaque, un tir de barrage, une patrouille et un nettoyage de tranchée boche.

Après quoi, Mizard et sa femme rentrèrent chez eux... et ce fut pour le mari un éblouissement. La servante avait reçu de Madame des ordres précis; elle s'en était ponctuellement acquittée.

Imaginez la salle à manger la plus coquette et la plus gaie.

Le couvert est mis sur une nappe ornée de dentelles. Hélène a fait sortir sa vieille argenterie; la verrerie étincelle. Par raffinement, ce n'est pas la suspension qui éclaire la pièce intime et tiède; ce sont deux bouts de table garnis, chacun, de quatre bougies; dans la cheminée, la grille de coke a été remplacée par de grosses bûches qui flambent.

D'un regard tendre, René remercie sa femme, sa jeune femme très jolie, dont les yeux heureux, dont les joues fraîches, dont le babillage charmant emplissent la maison de jeunesse et de joie. Et, comme deux amoureux, l'un en face de l'autre, René et Hélène commencent leur dînette.

La servante s'est surpassée; René, très gourmand, retrouve quelques-uns des plats choisis qu'il affectionnait avant la guerre. Pendant qu'il mange avec recueillement, pendant qu'il savoure le vieux vin de la bouteille poussiéreuse, Hélène bavarde.

Dame, il faut bien que Mizard soit au courant de la chronique de la petite ville! Elle est si drôle, Hélène, quand elle raconte des histoires! Ne lui demandez pas sur les choses des aperçus profonds, mais elle sait être amusante; elle possède l'art d'imiter les gens et de saisir leurs petits ridicules. A leur tour, les gens prétendent que Mme Mizard a une cervelle de joli oiseau et qu'elle parle souvent à tort et à travers, mais le mari adore sa femme chez laquelle tout est grâce et mutinerie.

Or, voilà que, dans un silence, on entendit soudain le vent gémir et la pluie, en rafales, battre les vitres. Dehors, la tempête s'était déchaînée. Hélène frissonna; elle jeta dans la cheminée une poignée de brindilles pour que leur flamme dansante augmentât encore la gaieté de la pièce. Elle avait l'horreur de la nuit et du vent, et elle sonna la domestique pour s'assurer que la grille du jardin était bien fermée et que les deux verrous n'avaient pas été oubliés à la porte de la maison.

Alors, tranquille, souriante, elle vint se pelotonner auprès de René, mit sa petite main sur sa bouche pour l'empêcher de parler et lui ordonna d'écouter rugir la bourrasque.

— Tu entends!... Tu entends!... Quel temps, dehors!... Dis, René... comme on est bien chez soi par des temps pareils!... Comme on apprécie mieux le bon feu, la bonne lumière et les épais rideaux qui vous isolent de ces déchainements!...

Mizard écoutait, en effet. Il écoutait avec une telle attention qu'il ne regardait plus Hélène dont, pourtant, la joue en fleur et les cheveux légers s'éclairaient si joliment à la lumière des bûches; même ses mains écartèrent doucement la tête charmante qui s'appuyait sur son épaule; et, aux derniers mots de sa femme, l'expression de son visage changea. Le regard de ses yeux semblait s'être porté en dedans de lui-même, et sa physionomie devint tellement sévère que Mme Mizard s'en aperçut :

— Qu'est-ce que tu as?...

Il répondit évasivement :

— Rien!... rien!... Qu'est-ce que tu veux que j'aie?...

Je n'ai rien!... Reste là, Hélène... ne parle plus!... Il venait de se produire dans l'esprit du sergent un phénomène singulier. René Mizard s'était senti brusquement enlevé à sa maison si tiède, si feutrée, si plaisante, et transporté, là-bas, dans sa tranchée de la Somme.

C'est là-bas que tombait l'averse et que le vent rugissait. Autour de lui, la nuit opaque, la nuit d'en-

cre, plus noire encore, plus impénétrable lorsque, pendant une minute, une fusée éclairante avait étendu sous ses yeux la plaine livide, nue, le paysage lunaire ravagé et bossué de cadavres.

Et voilà qu'à ses côtés s'évoquaient ses camarades. Oh!... les pauvres copains restés là-bas, eux, immobiles, accroupis dans le boyau boueux, tendant le dos sous la pluie, clignotants derrière le casque d'où l'eau s'égouttait sur leurs épaules, sur leurs genoux repliés!

Il les voyait avec leurs bonnes figures résignées, l'oreille tendue aux miaulements des obus... et il savait toutes leurs pensées!

Là-bas, en ce moment même, l'eau ruisselait sur ces hommes vivants et le vent glacé leur gelait les pieds et les mains.

C'était Briffaut, maigre, étié, toussotant, et qui ne « tenait » qu'à force de volonté; c'était Gavel, au cœur tendre, qui recueillait les chiens errants et affamés; c'était Malagon, avec son grand nez pointu et ses petits yeux étonnés, qui avait voué à son sergent une adoration véritable depuis que Mizard l'avait tiré d'un mauvais pas.

Et c'était encore Estourgin, le loustic, celui qui crânait, Estourgin qui ne « s'en faisait jamais » et qui blaguait les autres, mais qui avait, une nuit, avoué à Mizard que c'était pour s'étourdir, parce que, dans son pays, il avait laissé sa femme très malade et que, si elle s'en allait, il ne savait pas ce que deviendraient ses deux gosses...

Là-bas, la pluie tombait sur eux et les pénétrait jusqu'aux moelles. Ah! les pauvres types pitoyables, les pauvres types admirables qui restaient des jours sans se déshabiller et dont la face durcie s'illuminait d'une joie si touchante pour un peu de pinard distribué... Pensez donc!... le pinard, ça met une chaleur au ventre et quand, depuis si longtemps, on n'a pas goûté à un aliment chaud!

D'un mouvement brusque, Mizard s'était levé. Il se sentait mal à l'aise dans la pièce close; le luxe du couvert, la flamme de la cheminée : toute la carresse enveloppante de son intérieur protégé, douillet, lui parut intolérable.

Une portion de lui-même vivait là-bas, avec ses hommes... Il se trouva trop heureux! Il fit quelques pas vers la fenêtre et souleva les rideaux. Hélène s'y trompa. Gentiment, la voix chantante, elle recommença :

— Crois-tu!... quel temps!... mon chéri!... On se sent encore mieux chez soi, n'est-ce pas, quand les éléments sont déchainés dehors!...

— Hélène!... Je t'en supplie!... Tais-toi!...

Mizard s'était retourné et sa femme, qui ne comprenait pas, restait effrayée de l'expression dure de ses yeux. Elle n'osa plus parler.

Cependant Mizard s'était assis et il disait, la voix nerveuse, martelée :

— Ah!... au moins... que ce vent et que cette pluie cessent!... je ne peux plus les entendre!... Dire qu'on prétend que, tout à l'heure, je pourrai, moi, aller dormir dans un lit!

Montboyer.

LES RÉSERVES D'OR des puissances européennes

LONDRES, 9 janvier. — D'après les calculs faits par une grande banque de Londres, les réserves d'or des puissances européennes seraient les suivantes :

	Déc. 1914 Liv. st.	Déc. 1915 Liv. st.	Déc. 1916 Liv. st.
Grande-Bretagne	69.000.000	51.000.000	52.000.000
France	165.000.000	200.000.000	203.000.000
Russie	176.000.000	160.000.000	203.000.000
Italie	49.000.000	53.000.000	43.000.000
Belgique	10.000.000	"	"
Allemagne	104.000.000	122.000.000	125.000.000
Autriche-Hongrie	51.000.000	"	"
Hollande	11.000.000	33.000.000	49.000.000

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Je connais peu d'œuvres dramatiques exerçant sur le public une aussi puissante action que *le Père Lebonnard*, représenté hier pour la seconde série de l'abonnement du mardi. Les spectateurs ne s'intéressent pas seulement au drame social et humain si pathétiquement mis à la scène par M. Jean Aicard; ils sont en outre, à chaque instant, empoignés par les généreuses théories de l'auteur, et ils s'y associent au moyen de leurs applaudissements comme les auditeurs d'une réunion publique acclament le discours d'un orateur présentant avec une chaleureuse éloquence la défense d'idées qui leur sont chères. Si bien qu'une représentation du *Père Lebonnard* peut renseigner un critique averti sur la mentalité moyenne de l'opinion publique.

Je n'ose pas insister pour le moment sur les bravos dont on accueille les fières et véhémentes réponses de Jeanne Lebonnard à Blanche d'Estrey au troisième acte : je ne voudrais pas porter l'atteinte la plus légère à l'union sacrée! Mais Jeanne et ses partisans — la grande majorité du public — ne se méprennent-ils pas quand ils croient se trouver en présence d'un conflit de races? Un fait apparaît désormais indiscutable : *le pays crée la race; les hommes constituent les classes*; les gens d'une même nationalité sont donc tous d'une même race; la lutte entre les deux jeunes filles n'a pour base que deux façons de voir, de juger, nées de deux éducations différentes. Que de querelles seront évitées le jour où tout le monde aura compris cette vérité!

Emile Mas.

A l'Opéra-Comique. — La dernière représentation de *Sapho* a été pour Mlle Madeleine Clavel l'occasion de faire consacrer par le public les qualités qui avaient si favorablement impressionné le jury du dernier concours du Conservatoire. Ses débuts salle Favart sont donc de ceux qui méritent d'être enregistrés. Voici comment s'exprime à ce sujet une de nos grandes compétences musicales qui s'est donné pour but d'assurer l'avenir de cette jeune et excellente artiste : « Le charme expressif de sa belle voix, l'art précoce et déjà sûr de son jeu scénique, une rare virtuosité musicale secondée par des dons exceptionnels et très personnels ont conquis le public de la nouvelle Fanny Legrand, qui a triomphé de toutes les difficultés et mérité des ovations unanimes. » On ne saurait mieux dire, et nous ajouterons simplement que Mlle Madeleine Clavel reprendra le 3 février le magnifique rôle de Sapho pour aborder ensuite ceux de la Tosca, de Louise et de Manon.

A l'Odéon. — Les *Deux Orphelins*, de MM. d'Ennery et Cormon, paraîtront dimanche prochain, pour la première fois, sur la scène de l'Odéon.

La prochaine affiche du théâtre de la Gaîté. — Le théâtre de la Gaîté donnera mardi prochain 16 janvier la première représentation de *Craignebille*, de M. Anatole France, et de *Servir*, de M. H. Lavedan. M. Lucien Guilty jouera les rôles de Craignebille et du colonel Euclin.

Au Théâtre Edouard-VII. — La revue de Rip *All Right* quittera l'affiche dimanche soir.

Au Théâtre Michel. — Mlle Marcelle Yrven paraîtra ce soir au Théâtre Michel dans une scène spécialement écrite pour elle et qui s'ajoute à la revue *Bis!* en même temps que quelques autres.

Les grands concerts. — Dimanche 14 janvier, à 3 heures, à la Schola Cantorum, grand concert donné par la Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois, avec le concours de Mlle B. Selva, Mme Jeandel et M. Plamondon.

Les cinémas en Grande-Bretagne. — Le *Daily News* publie un intéressant article sur l'extraordinaire développement du cinéma en Grande-Bretagne. Le capital placé dans les entreprises cinématographiques se montait, à la fin de 1916, à 436.051.900 francs.

Les entrées dans les salles de cinéma ont produit une somme de 1.056.375.000 francs pour les jours de semaine et 19.500.000 francs pour les dimanches.

Il y a, en Angleterre, 4.500 cinémas occupant un personnel de 80.000 à 100.000 employés.

MERCREDI 10 JANVIER

Opéra. — Jeudi, à 7 h. 30, *Guillaume Tell*.
Comédie-Française. — A 7 h. 40, *la Marche nuptiale*.
Opéra-Comique. — Jeudi, *Aphrodite*.
Odéon. — A 7 h. 45, *le Secret de Polichinelle*.
Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *les Cloches de Corneville*.
Antoine. — A 8 h. 30, *le Crime de Sylvestre Bonnard*.
Athénée. — A 8 h. 15, *Je ne trompe pas mon mari*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Jean de la Fontaine*.
Châtelet. — A 7 h. 30, *Dick, roi des chiens policiers*.
Gaité. — A 8 h. 40, *Miette*.

Epilepsie MALADIES NERVEUSES
Amélioration progressive et guérison
SOLUTION LAROYENNE 50 ans succès
Ph^{ie} DUREL, 7, B^{is} Denain Paris.

l'Heure de la Victoire
sera marquée par

LES MONTRES
ET
Chronomètres LIP

DONT PLUSIEURS MILLIERS SONT EMPLOYÉS
POUR LE RÉGLAGE DES TIRS DANS L'ARMÉE
FRANÇAISE ET LES ARMÉES ALLIÉES.
DEMANDER LA MARQUE LIP CHEZ LES
BONS HORLOGERS. L'EXIGER SUR CHAQUE CADRAN.

Ayuntamiento de Madrid

Gymnase. — A 8 heures, la Veille d'armes.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, la Roussotte.
Th. Michel. — A 8 h. 45, Dis !
Palais-Royal. — A 8 h. 30, Madame et son filleul.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, l'Amazone.
Sarah-Bernhardt. — A 8 h. l'Aiglon (sauf lundi et vendredi).
Apollo. — A 8 heures, les Maris de Ginette.
Capucines (tél. 56-40). — A 8 h. 30, Crème-de-Menthe.
All. revue : la Clef ; Aux Chandeliers !
Réjane. — A 7 h. 45, l'Oiseau bleu.
Renaissance. — A 8 heures, la Guerre et l'Amour.
Scala. — A 8 heures, la Dame de chez Maxim.
Variétés. — A 8 h. 15, Moune (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, la Revue anticafardiste.
Olympia (Central 44-58). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
Gaiety-Palace. — A 8 h. 15, Jack. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73. A 2 h. 20, matinée à prix réduits.

COURS ET CONFÉRENCES

A l'Institut Catholique. — Vendredi 12 janvier, à 5 h. 15, conférence de M. Maurice Vaussard sur : Glosé Borsl.
A la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, le jeudi, à 4 heures, cours libre sur : l'Histoire de l'Alsace annexée 1870-1914, par M. P.-A. Helmer, ancien avocat à la cour d'appel de Colmar.

La Bourse de Paris

DU 9 JANVIER 1917

La caractéristique de la séance de ce jour est une nouvelle avance de nos rentes, qui passent, le 3 0/0 à 62,25, le 5 0/0 à 88,45. Par ailleurs, le marché est plus calme, mais toujours orienté vers la fermeté. Notons toutefois en banque un peu de lourdeur dans le compartiment industriel russe et dans celui des porphyriques américaines. Au parquet, du côté des fonds étrangers, l'extérieure se voit portée de 102,05 à 102,90 ; Russes bien tenus.

Parmi les établissements de crédit, nous laissons le Comptoir d'Escompte à 791.

Les grands Chemins français sont diversement traités : le Nord se tasse à 1.310, le P.-L.-M. à 1.000, tandis que l'Orléans est plus résistant à 1.100. Lignes espagnoles sans grand changement : Nord-Espagne 436, Andalous 428,50.

Nuance d'hésitation aux Cuprifères.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,70 ; Suisse, 115 1/2 ; Amsterdam, 237 1/2 ; Pétersbourg, 172 1/2 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 85 ; Barcelone, 620.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 133 ; cuivre liv. 3 mois, 129 ; électrolytique, 143 ; étain comptant, 181 3/4 ; étain liv. 3 mois, 183 1/4 ; plomb anglais, 30 1/2 ; zinc comptant, 50 1/4 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 36 d. 3/8.

PETITES ANNONCES

ÉCONOMIQUES

du Mercredi et du Samedi

TARIF AU MOT

SUCCESSIONS 0.30
le mot
TESTAMENTS PARTAGES
AVOCAT-SPECIALISTE, 4,
quatre Maubeuge.

COURS, INSTITUTIONS 0.30
le mot
SITUATION d'avenir est ob-
stenuée après quelques mois

d'études pratiques à l'Ecole
PIGIER, 53, rue de Rivoli ;
49, boulevard Poissonnière ;
147, rue de Rennes, Paris.

LEÇONS 0.20
le mot
CHANT. Pose de voix. Mme
Soète, 3, rue Marguerite.

APPARTEMENT MEUBLÉS 0.25
le mot
Belle chambre meublée.
Ascenseur ; électricité.
43, rue des Mathurins.

LOCATIONS 0.25

Rue Lafayette, 96, Métro
Poissonnière : Rez-de-
chaussée sur cour, pour bu-
reau. Antichambre, 2 pièces,
cuisine, w.-c. : 700 francs.
Janvier. — 3^e étage, sur rue ;
3 pièces, antichambre, dé-
baras, cabinet toilette, cui-
sine, w.-c. Électricité. Mi-
nuterie : 1.500 francs. Avril.

Bois de Boulogne, 39 bis,
boulevard Exelmans. Appa-
rtement luxueux. Galerie,
salle à manger, 2 salons,
5 chambres, bains. Grand
confort moderne. Prix ré-
duit : 3.800 francs.

ALIMENTATION 0.25

Les Produits des Fermes.
Un poulet de grain prêt
à rôtir, un morceau porc
salé, un 1/2 kgr. de beurre
fin, 6 œufs coque, un pot de
délieuses pillettes du Mans,
une terrine de pâté truffé,
un fromage du pays, un pot
miel extra fin, des fruits de
saison. Livraison rapide,
franco, contre mandat de
11 fr. 50. ARMAND, château
de La Boetie, La Fleche.

OCCASIONS 0.25

LIVRES. Achat cher, tous
genres. Bibliothèques.
Dictionnaire Larousse, Par-
tititions, Romans, etc. Bou-
quet C^{ie}, 6, passage Verdeau,
Paris. — Prière conserver
adresse.

Belles collections de 500
timbres-poste, tous diffé-
rents. Valeur : 25 francs.
Franco mandat 8 fr. 75. —
ARLEZ, Segré (Maine-et-
Loire).



Un stock de Lavabos, Bai-
gnaires, Eviers et W.-C. an-
glais est disponible, et le
tarif en est remis franco.
Magasin de 2 à 6 heures.
GRANDOT-VINCENT, 19, rue
Miroir, Paris-Elysée.
Réparation de tous appa-
reils et installations.

Libraires, papetiers, bura-
listes. Vendez mes tim-
bres-poste en pochettes. For-
tes remises. Ecrire : Louis
Aubignat, 39, quai Gailleton,
Lyon.

LA BOITE « LA PRATIQUE »
Permet de faire soi-même
toutes conserves de vian-
des, gibiers, plats cuisinés,
etc., pour envois à nos sol-
dats sur le front ou pri-
sonniers. Son système de



bouchage assure la con-
servation indéfinie des ali-
ments.

Catalogue éco sur demande
et notice explicative
CH. AUJAS
10, r. du Guignier, PARIS (20^e)

CHIENS 0.25

ETABLISSEMENT D'ÉLEVAGE
MARETTE, ouv. 4 les jours,
à 7 min. Métro Vincennes,
131, Boulev. Hôtel-de-Ville,
MONTREUIL (Seine), tél. 235.



Centaine chiens polie, t. rac.,
jeunes et adultes, dressés
ou non ; chiens de guerre et
fox ratters ; chiens luxe ml.
muscles. Expédit. France et
étranger. Pension confort.
Bons soins. English spoken.

Policiers dressés ou non,
I. Fox, Boules, Loulous. —
CHENIL NATIONAL, 6, Impasse
des Sureau, Saint-Maurice
(Seine).

CHENIL FRANÇAIS, 7, rue
Victor-Hugo, Charenton.
50 Policiers toutes races,
Fox, Bouledogues, Setter an-
glais, Papillons, Épagneuls.
Tél. 53. Loulous blancs.

A vendre, visible tous les
jours, jolie chienne bull-
dogue, 6, rue Bassano, Ba-
ronne d'Alexandry.

Splendides Loulous et Péti-
nois nains, 5, rue Lafitte,
2 à 5 heures.

Bouledogues français, Po-
liciers toutes races, Fox,
SERRE, Éleveur, 177, rue
Mouffetard, Paris. Timbre.

Merveilleux Loulous nains,
muscles, toutes titani-
ces et blancs ; nombreux
prix. Chiots beauté, petitesse
rares. LONGEON, Lisieux.

AUTOMOBILES 0.25
le mot
80 CAMIONS automobiles ;
8 vente, achat. Location, 6,
rue Raspail, Levallois-Perret.

Désire acheter automobile
8 à 10 HP, pas antérieure
à 1912, préférence conduite
intérieure 2 ou 4 places. —
SAVOYE, 8, avenue Grande-
Armée, Paris.

CAPITAUX 0.30

Mobilisé ayant excellente
affaire, très honorable,
facile, bel avenir, cherche
associé sérieux, dégage obli-
gations militaires, disposant
10.000 à 20.000. Intermédia-
res s'abstenir. Ecrire : Paul
Rühl, 4, rue Boyer-Barret.

TITRES cotés ou non, payés
très cher. Prêts sur titres,
 Nues-Propriétés. — Ecrire :
Gérardin, 12, Antoine-Rou-
cher (16^e).

CABINETS D'AFFAIRES 0.25

Toutes missions, Enquêtes,
Recherches, Constats. —

Mme FRANK, 5, boulevard
Beaumarchais, 5, Paris (4^e ar-
rondissement).

DIVERS 0.30

ASTROLOGIE, Graphologie,
A tous renseignements par
date naissance et écriture.
Ecrire : RAPHAEL, rue Pierre-
l'Ermite, Clermont-Ferrand,
où elle exerce depuis 15 ans.

BEAUTE, secret de famille,
revenant à 3 francs par
mois. — Mme Ixe, 28, rue
Vauquelin, Paris (5^e arrond.).

GRAPHOLOGIE 0.30

CHARACTERE, Aptitudes, etc.,
par l'écriture, 3 francs.
Rien de la chiromancie. 2 à
7 heures, tous les jours, di-
manches et fêtes, ou écrire :
Mme Ixe, 28, rue Vauquelin,
Paris (5^e).

BOIS DE CHAUFFAGE 0.30

Grande quantité de Bois à
brûler, pour usines et
particuliers, scié à la de-
mande. WALLART, 238, rue
de Tolbiac.

VILLAGIATURES
SUR LA COTE D'AZUR

CANNES

HOTEL BEAU-SITE

250 chambres. Eau cou-
rante. 100 salles de bains.
Magnifique hall. Parc sé-
culaire. Célèbre tennis.
Demandez brochure.



CANNES GRAND HOTEL CALIFORNIE
Reconstruit en 1913 avec tout le confort.
Situation élevée. Service auto gratuit avec centre de la ville.

CANNES HOTEL SUISSE, face la mer.
Position centrale. Jardin. Prix modérés.

MENTON L'HOTEL MONTFLEURI est ouvert.
Dernier confort. Superbe Jardin privé.
Cuisine renommée



NICE

ATLANTIC
HOTEL

Le dernier construit
Grand confort

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 10 JANVIER 1917

11

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

IV

Othon Weimer

Vers 7 heures, le vieillard manifesta une cer-
taine agitation ; son souffle devint plus précipité
en même temps qu'au fond de son regard s'allu-
maient une flamme d'intelligence. Madeleine sentit
à une légère pression qu'il exerça sur sa main
qu'il souhaitait l'attirer vers lui.

Elle se pencha.

Il fit des efforts surhumains pour parler. Dans
ses pitoyables yeux elle put lire ce désir en même
temps qu'une détresse profonde, cruelle.

— Père, lui demanda-t-elle, que veux-tu donc ?

Il ouvrit la bouche, émettant un son rauque,
inarticulé.

— Calme-toi, je t'en prie, ne t'agite pas. C'est
moi, ta fille ! Ta fille qui t'aime !

Les yeux se fermèrent, et deux grosses larmes
se faisant jour glissèrent sur les joues du vieillard.

Pour Madeleine, ces deux larmes lavaient
toutes les fautes. Pieusement elle les essuya et
baisa les deux joues humides.

Alors, lentement, le bras du moribond se leva et
se noua au cou de la jeune femme ; alors des
lèvres corrodées par la fièvre un mot sortit, un
seul :

— Pardon !

L'étreinte se desserra, le bras retomba sur le
lit. La jeune femme, profondément remuée, s'écria :

— Père ! Père !

Un profond soupir soulevant la poitrine du ma-
lade lui répondit. C'était le dernier. M. Bernan-
dois était mort.

La religieuse s'approcha et se mit à genoux, sa
voix éteinte monta dans le silence de la pièce :

« Seigneur, donnez à nos morts le repos éter-
nel... »

— Madeleine, l'âme chavirée, le cœur étreint d'an-
goisse, pleurait à chaudes larmes...

V

M. Saturnin

Trois jours après, tout était terminé. M. Bernan-
dois reposait au Père-Lachaise. Madeleine
ayant fait placer les scellés au domicile paternel,
était retournée à Saint-Germain avec M. Satur-
nin qu'elle installa dans une petite chambre d'am.

Pour la première fois de sa vie M. Saturnin, qui
n'avait jamais dépassé le Jardin d'Acclimatation, se
trouvait en contact avec la nature : il en restait
absolument enthousiasmé. Il suivait le jardinier
pas à pas, se faisait nommer toutes les plantes, tou-
tes les fleurs, admirait tout et ne se lassait pas de

Madeleine allait souvent à Paris, écrivait beau-
coup. Un morne désespoir s'était emparé d'elle.
Maintenant que son père était mort et qu'elle n'était
plus retenue par l'impérieux devoir de lui faire la
mort plus douce, elle ne songeait plus qu'à sa fille.

Le chagrin, l'inquiétude avaient mis leur sceau
sur le visage de la jeune femme, qui était devenu
pathétique. On ne pouvait regarder ses traits, tirés
par l'insomnie, ses grands yeux caves où brillait
une lueur de fièvre sans être remué de pitié.

M. Saturnin voyait tout cela, mais il n'osait rien
dire, la jeune femme ne l'écoutant que d'une façon
distraite et ne répondant que par monosyllabes à
ses paroles d'encouragement.

Un jour, cependant, elle se montra toute joyeuse.
Elle prit les deux mains du caissier et lui dit :

— Monsieur Saturnin, nous allons nous quitter.

— Nous quitter ! s'exclama le bonhomme.

Puis comprenant combien sa surprise était in-
correcte, indiscret même, il se tut, confus.

— Oui, mon ami, j'ai réussi, grâce à mon enté-
tement, à obtenir ce que je voulais. J'ai dû monter
jusqu'au Président de la République, avec lequel,
heureusement, nous avions eu des relations. J'ai
dû voir des ministres, des députés, des sénateurs,
remuer tout au monde, et dans un pareil moment.
Enfin, j'ai réussi.

Saturnin allait dire :

— Réussi quoi, chère madame ?

Mais il s'abstint ; ayant déjà commis une mala-
dresse, il ne voulut pas en ajouter une seconde
et il se contenta de donner à son visage un aspect
qui le fit ressembler à un point d'interrogation.

— Tenez, ajouta Madeleine fébrile, tenez, mon
bon ami, les voici toutes ces autorisations, toutes,
depuis celle du ministre de la Guerre, de celui des
Affaires étrangères et enfin du généralissime.

Et sous les yeux de M. Saturnin, ahuri, la jeune
femme étalait des papiers, parmi lesquels un seul

NICE-RIVIERA-PALACE



Séjour idéal

Parc de 30.000 mèt.

Service d'autobus gratuit entre l'Hôtel et le Casino

NICE HOTEL PETROGRAD (ex-Saint-Petersbourg) Promenade des Anglais. — Grand jardin Confort moderne. — Arrangements pour séjour



NICE HOTEL RUHL ET DES ANGLAIS La plus belle situation Tout le confort moderne

NICE HOTEL STANISLAS ET BRITANNIA boulevard Victor-Hugo. — Dernier confort.

L'OFFICE DE LA CÔTE D'AZUR, à NICE, publie la Liste générale des Hivernants de toute la Riviera dans sa revue hebdomadaire LA CÔTE D'AZUR, mondaine, littéraire, artistique et touristique. Le numéro : 0 fr. 30. — L'Office reçoit les abonnements à Excelsior.

LES PYRÉNÉES

PAU Station d'hiver. Climat doux Ni vent, ni poussière Idéal pour cure d'air

SUR LA CÔTE VERMEILLE VERNET-LES-BAINS (Pyrén.-Orient.) Station hivernale. Climat doux sec. Eaux sulfureuses. HOTEL PORTUGAL ouvert. Grand confort. Villas à louer. — SÉNÈNE, directeur.

LES REPAS sur le FRONT



Maison Centenaire Fondée par APPERT en 1812

Chevallier-Appert

fournisseur de l'Intendance, a donné son nom au procédé de fabrication des conserves pour l'Armée. — Ses desserts tels que: Pudding-Diplôme, Riz à la Condé, Baba au Rhum, Tranches de Pêches au Marasquin, etc., sont exquis.

Gros: 30, Rue de la Mare, Paris, xx^e Catal. franco.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

attira l'attention du vieux caissier et le pénétra d'admiration :

Grand Quartier général.

5-6-14.

« Madame Madeleine Bernandois, accompagnée d'un chauffeur et voyageant en auto, est autorisée à parcourir tout le territoire et les zones de guerre, sans que, toutefois, les nécessités du service puissent en être gênées. Cette autorisation est valable pour deux mois.

« Le chauffeur, Henri Jolibois, de nationalité française, a soixante ans et a satisfait à toutes ses obligations militaires.

« Le généralissime, JOFFRE. »

Une flamme d'orgueil et de joie animait maintenant le regard de Madeleine.

Saturnin, qui n'avait pas compris, risqua une question :

— Mais où allez-vous, madame ?

— Chercher ma fille, Saturnin.

— Ah ! oui, certainement bien sûr... c'est évident... Mais où ça, madame ?

— Partout où j'aurai chance de la rencontrer.

En questionnant, en cherchant, j'arriverai : j'en ai la conviction.

— Oui, bien sûr... Et moi, madame, qu'est-ce que je vais faire ?

— Mon cher Saturnin, vous garderez la maison.

Saturnin réfléchissait. Après un silence, il dit simplement :

— Bien, madame. Vous n'avez plus rien à me dire ?

— Non, mon ami.

— Alors, je sors... Je puis sortir ?

— Oui. Où allez-vous ?

— Au jardin.

Et Saturnin s'en alla.

Madeleine resta un peu interloquée... Comment



ÉCOLE DE CHAUFFEURS-MÉCANICIENS reconnue la meilleure de Paris, la moins chère. Brevets militaires et civils. BELSER, 144, rue de Tocqueville. Téléphone Wagram 93-40.

2^e Foire de Lyon

du 1^{er} au 15 Mars 1917.

Ouverte aux vendeurs et acheteurs de France, des pays alliés ou neutres.

95 Millions d'Affaires en 1916

avec 1540 Maisons participantes.



SOINS HYGIÉNIQUES

Les remarquables qualités **déteratives et antiseptiques** qui ont valu au

Coaltar Saponiné Le Beuf

son admission dans les Hôpitaux de Paris, en font, en outre, un produit de choix pour la Toilette des Dames.

Se méfier des imitations que son succès a fait naître.

DANS LES PHARMACIES



SANTÉ DES DAMES

Nombreux sont les accidents critiques qu'on observe chez la femme, soit à la **FORMATION** soit normalement, soit à l'époque du **RETOUR D'ÂGE**, l'âge critique entre tous. Ce sont des irrégularités, des malaises, des bouffées de chaleur, des vertiges, des étouffements et des angoisses, accompagnés souvent d'hémorragies diverses et plus ou moins abondantes : ce sont des palpitations de cœur, des douleurs et des névralgies : parfois la femme souffre de dyspepsie, de gastralgie et de constipation purement nerveuse. En fin la mauvaise circulation du sang engendre une foule de maladies telles que les varices, la phlébite, les hémorroïdes et les congestions de toute nature. Il existe cependant un remède qui prévient, guérit ou améliore toujours ces infirmités : c'est

l'Elixir de VIRGINIE NYRDAHL

unanimentement prescrit par le corps médical contre ces affections.

On n'a qu'à découper cette annonce et l'adresser à : **Produits NYRDAHL**, 29, rue de La Rochefoucauld, Paris. Pour recevoir franco la brochure explicative de 150 pages, ainsi qu'un petit échantillon réduit au dixième, qui permettra d'apprécier le goût délicieux du produit.

Le flacon : 4 fr. 50 franco. — Toutes pharmacies.

EXCELSIOR SUR LE FRONT

Nous rappelons à nos lecteurs que tout nouvel abonné d'EXCELSIOR ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à « l'envoi gracieux, pendant trois mois », de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

M. Saturnin, si timide, si emprunté, si peureux, n'essayait-il pas de l'arrêter au seuil même de son aventure ?... C'était à n'y rien comprendre. Le chagrin, l'étonnement paralysaient sans doute le pauvre homme. La jeune femme allait quitter le salon quand le caissier passa sa tête à travers la porte entr'ouverte :

— Quand comptez-vous partir ?

— Lundi, très certainement.

La porte se referma.

En descendant les trois marches qui conduisaient au jardin, M. Saturnin soliloquait — c'était bien la première fois que cela lui arrivait :

— Mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche : cinq jours ! Comme c'est court, mon Dieu, comme c'est court !...

Alors, pour la première fois de sa vie, il eut un geste résolu.

Au lieu d'aller paisiblement au jardin, comme il l'avait annoncé, il contourna le château et se dirigea vers les communs. Un homme, assis en bras de chemise au seuil d'une porte, fumait une pipe : c'était Henri Jolibois.

M. Saturnin s'en alla droit à lui :

— Jolibois, voulez-vous préparer la voiture ?

— Elle est prête.

— Bien. Maintenant, voulez-vous gagner cinq mille francs ?

— Cinq mille francs ?

— Cinq mille. Oui.

— Je ne demande pas mieux. Mais, encore, me faudrait-il savoir...

— Sortez la voiture, je vais vous confier ça.

Jolibois commençait à regarder Saturnin comme quelqu'un dont la mentalité ne paraîtrait pas très sûre ; mais comme il pouvait le prendre aussi pour l'interprète des ordres de sa maîtresse il sortit la voiture et la conduisit sur une route qui passait derrière l'habitation. Là, le caissier, avec un grand sang-froid, prit place à côté du volant et de Jolibois en s'écriant :

— En avant, en forêt.

Le chauffeur obéit. Bientôt les deux hommes se trouvèrent sous l'épaisse voûte des feuilles.

Sur un signe de Saturnin la voiture s'arrêta.

— Jolibois, dit le caissier, vous avez trois jours francs pour m'apprendre à conduire.

— Trois jours ! Vous n'y pensez pas, monsieur Saturnin.

— Trois jours, c'est-à-dire soixante-douze heures, pas une minute de plus. Dans trois jours, si je sais conduire, il y aura cinq mille francs pour vous. Si dans trois jours vous consentez à me prêter vos papiers, livret militaire, acte de naissance, de mariage, pour deux mois, il y aura encore vingt-cinq mille francs pour vous, en tout trente, comprenez-vous, Jolibois, trente mille francs. Attendez, je ne vous demande pas de me répondre immédiatement, réfléchissez ; mais, surtout, pas un mot à Mme Madeleine.

— Bien, monsieur.

— En attendant, donnez-moi ma première leçon. Ce fut inénarrable.

M. Saturnin prit la place de Jolibois et obéit, ou du moins tâcha d'obéir, aux ordres qu'il recevait. Il mania des pédales, des leviers de commande, écriant son admiration à chaque manœuvre :

— C'est admirable ! Admirable !

Bien entendu, sans Jolibois, qui avait l'œil au guet, il aurait jeté la voiture dans les arbres, au fond des fossés ou des fondrières. Il reculait quand il voulait avancer et, bien qu'il gardât la plus lente des allures, il frôla de près deux ou trois accidents graves...

Il était midi quand les deux compères revinrent au château. M. Saturnin expédia son déjeuner et demanda à Madeleine si elle comptait se rendre à Paris.

(A suivre.)

Empereurs et rois ennemis passent revues sur revues



Guillaume II a toujours aimé les parades et les défilés, et la guerre ne l'a pas corrigé de cette habitude un peu théâtrale. Le voici, en tenue de général autrichien, passant une revue au grand quartier général allemand, le 5 décembre. A sa gauche, et saluant, marche Charles I^{er}, empereur d'Autriche. Le second document représente le roi de Wurtemberg dans une ville du front russe. Il passe, lui aussi, une revue, mais de civils. Ce sont les fonctionnaires wurtembergeois de l'administration provisoire installée par les envahisseurs.